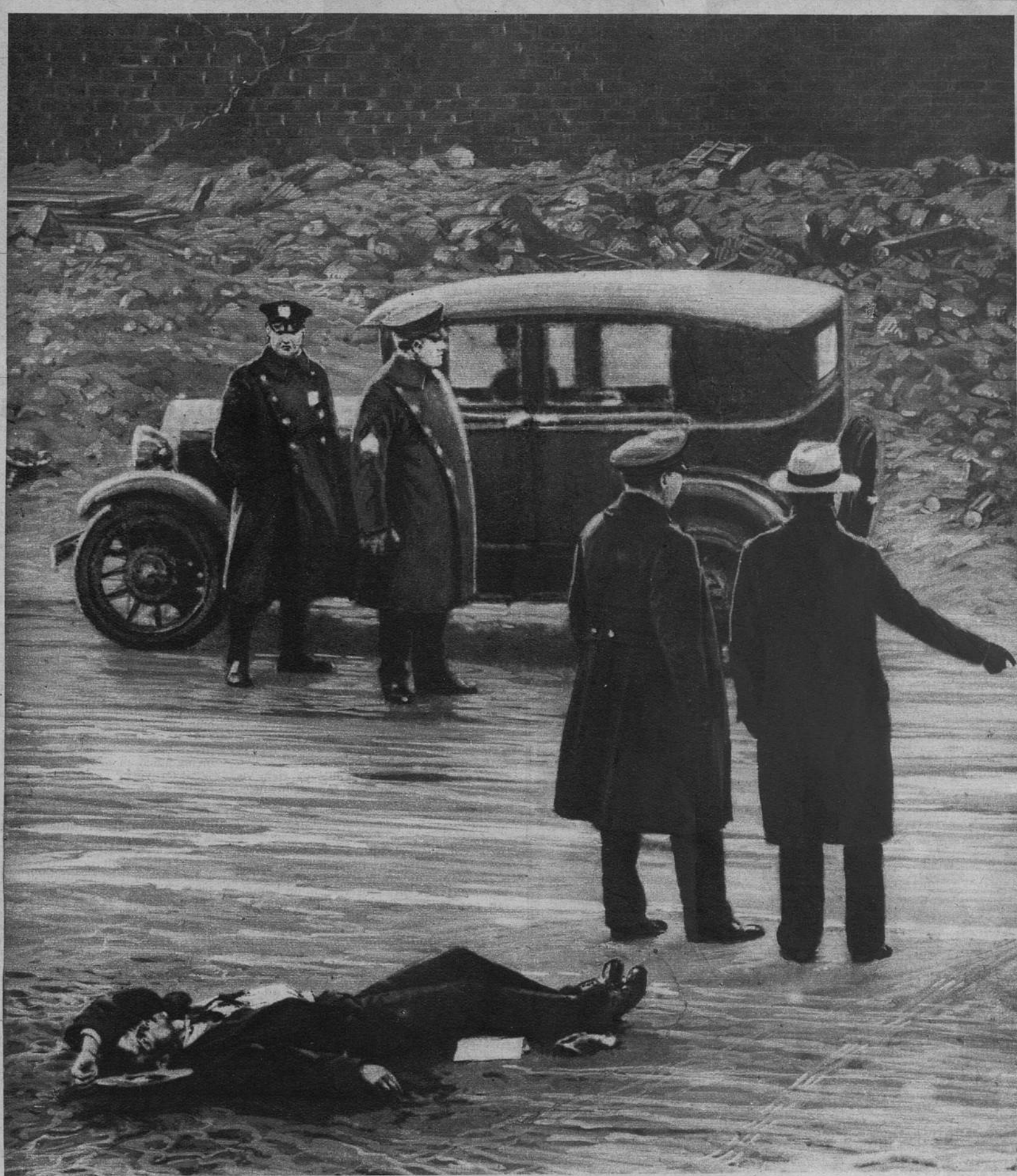


POLICE MAGAZINE



VICTIME DES GANGSTERS

Quand les gangsters veulent se débarrasser de quelqu'un, ils l'emmènent « en promenade ». Transporté en auto dans un lieu éloigné, il est criblé de coups de revolver et abandonné. La police américaine s'est décidée à sévir contre ces abominables procédés.

« Police-Magazine » paraît tous les Dimanches

DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION
30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IX^e
Téléphone : TRINITÉ 72-96
Compte chèques postaux : 1475-65



ABONNEMENTS

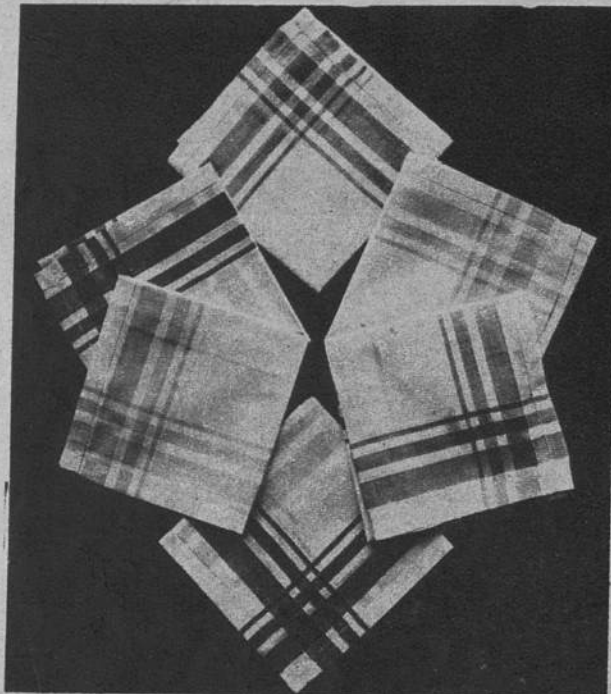
Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.

FRANCE...	Un an (avec primes) ..	50 fr.
	Un an (sans prime) ..	37 fr.
	Six mois ..	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an ..	65 fr.
	Six mois ..	33 fr.

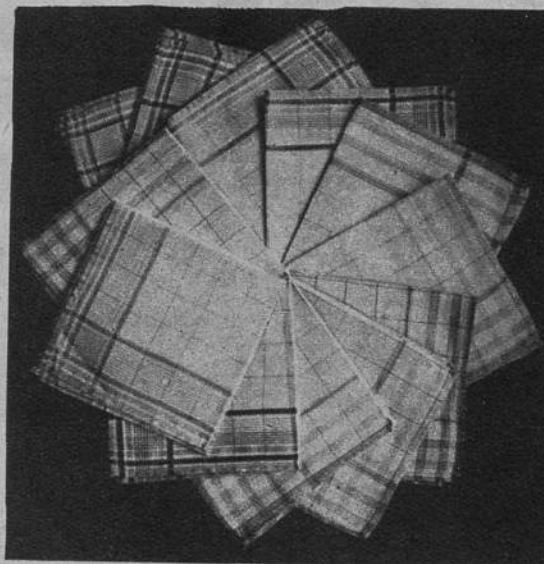
Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

Les abonnements de « POLICE-MAGAZINE » sont remboursés, en grande partie, par de Superbes Primes

Chaque abonnement donne droit à une Prime à choisir parmi celles dont la nomenclature est donnée ci-après :

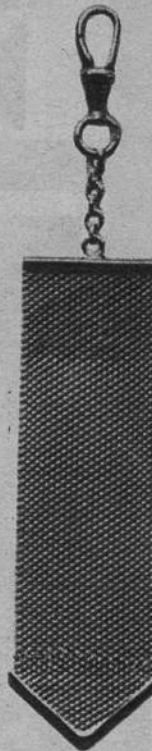


PRIME N° 2. — 6 très beaux mouchoirs chemisiers batiste fine d'Irlande, vignettes couleurs fantaisie grand teint, marque l'Oasis, dimensions 42x42.



PRIME N° 1. — 12 mouchoirs batiste fonds filetés couleur, dimensions 28x28.

PRIME N° 4. — 1 chaîne de montre Régence en milanaise « Laminor », plaqué or, garantie 10 ans, ou en platinum, au choix (*grandeur nature*).



PRIME N° 5. — Le service d'un an de *Tous sans-filistes*. Revue hebdomadaire de T. S. F. donnant les programmes détaillés de 50 postes français et européens.

Frais de port : France, 5 fr.

AVIS IMPORTANT
Les primes 1, 2, 3, 4 sont envoyées franco.

Toute personne désirant souscrire un abonnement doit nous indiquer la prime choisie



PRIME N° 3. — 1 bracelet gourmette plaqué or « Laminor », garanti 10 ans (*grandeur nature*).



PRIME N° 6. — 1 très bon stylographe ébonite noire, remplissage automatique, plume or 18 carats, qualité forte (*grandeur nature*).
Frais de port : 3 fr. pour la France.

Abonnement spécial sans primes

Ceux d'entre nos lecteurs qui seraient désireux de ne pas profiter des primes que nous énumérons ci-dessus peuvent contracter un abonnement spécial d'un an ne donnant droit à aucune prime, au prix exceptionnel de 37 francs. Prière de bien spécifier, en envoyant le montant de l'abonnement : SANS PRIME

TRIBUNAUX



COMIQUES

L'Affaire de la Rue de l'Avenir

Nous sommes à la correctionnelle et il s'agit d'une affaire d'accident de la circulation.
Le président expose les faits.
Il y a dans cette affaire une foule de témoins. Le président s'inquiète et décide.
— Envoyez les témoins.
Un agent, bon gros réjoui, est envoyé.

Il est en uniforme et croit bon d'annoncer après avoir décliné noms et adresse :
— Je suis sergent de ville.
Le président riposte :
— Je vous remercie de ne rien cacher à la justice.
On rit et l'agent de se demander quel est le motif de cette hilarité prolongée.
Mais il est là pour dire ce qu'il a vu. Il le dit :
— En réalité, je n'ai rien vu.

— Alors pourquoi êtes-vous témoin ?
— Parce que c'est moi qui ai verbalisé. Je suis arrivé après la bataille.
— Il y a eu bataille ?
— Non, monsieur le président, c'est c'est façon de dire.
— Oui, vous employez des périphrases.
— Oh ! non, monsieur le président, je ne me permettrais pas.
— Vous ne savez sans doute pas ce que cela signifie ?
— Non, monsieur le président.
— Bon. Mais si vous n'avez rien vu, dites ce que vous avez vu tout de même.
— Eh bien, voilà, d'après les dires des commerçants de l'endroit, le motocycliste a été cause de l'accident. Il allait à une allure exagérée.
— Qu'appellez-vous une allure exagérée ?
— Plus vite qu'un homme au pas.
— Dame, puisqu'il était à motocyclette.
— Je veux dire plus vite qu'un homme au pas qui serait sur une motocyclette (!).
— C'est de la subtilité.
— Oui, monsieur le Président, c'était de la... subtilité, comme vous dites, d'aller aussi vite.
— Et quelle direction prenait ce motocycliste subtil ?
— Il allait s'engager, m'ont dit les commerçants, dans la rue de l'Avenir.
— Qui, à cette allure, avait mille chances d'être, pour lui, la rue de l'au-delà.
— Non, non, monsieur le président, c'était bien la rue de l'Avenir. Je suis du quartier. Il n'y a pas de rue... comme vous avez dit, de ce côté-là.
Le débat continue, et d'autres témoins aux témoignages sans intérêt succèdent au brave agent.
L'un d'eux, un marchand de vins, fait bondir le président.
— Mais, mon ami, vous avez dit tout le contraire au commissaire de police.
— Oui, mais maintenant, explique naïvement le bistrot, je suis témoin à décharge. Et l'avocat de la partie civile d'éclairer la lanterne des juges :

— Le jour de l'accident, ce commerçant ne savait pas que le motocycliste cause de la collision était son petit cousin.
Un camarade du motocycliste vient à la barre.
— Je l'ai croisé quelques secondes avant l'accident. Je ne savais pas qu'il apprenait à monter à motocyclette. Je lui ai crié un bonjour.
— Il vous a reconnu ?
— Oui, monsieur le président. Il m'a même lancé au passage :
— Tu vois ?... Je commence à savoir conduire (!).
— Oui, et trois secondes après, il entrait dans une voiture de laitier. Les voitures de laitier ne sont pas faites pour ça.
Le camarade veut défendre le motocycliste et s'écrie, très sincère :
— Il ne savait peut-être pas.
La parole est maintenant aux défenseurs. L'avocat de la partie civile plaide et fait de l'esprit. Il fait surtout des jeux de mots faciles.
L'avocat de la défense lui succède à la barre et reproche à son adversaire de conduire le débat sur le ton de la plus basse plaisanterie.
Prise de bec entre les deux robes noires.
Le premier avocat hurle :
— Il m'a traité de pitre, je ne l'admettrais pas. Enfin, monsieur le président, ai-je l'air d'un pitre ?
Et le président d'expliquer, paternel :
— Mais, mon cher maître, comment vous répondez ? C'est la première fois que je vous vois.
Finalement, le deuxième avocat consent à déclarer :
— Je retire le mot pitre. Mes paroles ont dépassé ma pensée.
L'adversaire constate non sans roserie.
— Alors elles ne sont pas montées bien haut !
Il a eu sa revanche.
Jugement à huitaine.

LE TYPE DU FOND DE LA SALLE.

LA VIE AMOUREUSE

DE

LANDRU



M^{me} Buisson, femme d'environ quarante-cinq ans, de taille moyenne, de corpulence mince, à la figure maigre et aux yeux profondément enfoncés sous les arcades sourcilières.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Maintenant que le sinistre Barbe-Bleue s'est lancé dans l'aventure, il ne s'arrêtera plus. Il lui faut à toute force de l'argent et ce sont les femmes qui lui en procurent. Il fait insérer dans les quotidiens annonces matrimoniales qui lui fournissent des adresses précieuses.

CHAPITRE VIII

AU TEMPS DES CERISES.

Tout en poursuivant le gibier lancé par ses annonces, Landru ne perdait pas de vue celui qui pouvait se jeter à l'improviste dans ses jambes ; un vrai chasseur doit être prêt à toutes les éventualités.

Déjà, une agence matrimoniale du faubourg Saint-Martin avait signalé à son attention une dame se faisant appeler veuve Robert, âgée de cinquante-huit ans, sans profession et vivant de petites rentes aux environs de la porte de Saint-Mandé. La mariée le présenta le 5 mai à cette dame, sous le nom qu'il lui avait donné : Raymond Diard, ingénieur, célibataire, propriétaire d'une usine du Nord dévastée par l'ennemi.

Bien que cette personne ne fût plus jeune et manquât vraiment d'agréments physiques, Diard fit sa cour suivant sa méthode habituelle. Il évita pourtant sagement de se lancer dans des déclarations d'amour trop enflammées. Ce qu'il cherchait, disait-il, c'était une vie calme, auprès d'une femme dont l'esprit correspondît au sien. La dame Robert, qui avait la tête froide, ne s'émut pas outre mesure de ces déclarations et demanda à réfléchir. On convint de s'écrire, et les choses en restèrent là momentanément.

Landru, d'ailleurs, visait déjà un autre gibier. En lisant, le 5 mai, les annonces du *Petit Parisien*, il en avait remarqué une, dans laquelle une personne demandait un emploi de dame de compagnie ou d'employée de bureau. Elle donnait son adresse, rue de Patay.

A tout hasard, puisqu'on lui fournissait une adresse et qu'il était inoccupé en attendant les réponses des femmes auxquelles il avait écrit, il résolut de tenter l'aventure.

Le 9 mai, à quatre heures et demie de l'après-midi, il se présentait 95, rue de Patay et apprenait que la personne qui avait mis l'annonce n'était autre qu'une dame veuve Laborde-Line, née Turan Thérèse.

Il sonnait chez elle et se trouvait en présence d'une petite femme d'une quarantaine d'années, de faible corpulence, au nez légèrement épaté, au menton proéminent et au teint bronzé. Son aspect général était insignifiant. Ses cheveux soigneusement crépés au fer n'arrivaient pas à lui faire une beauté. Elle était vêtue d'une robe de laine noire, à devant blanc.

Landru la salua fort courtoisement. — Je viens, dit-il, au sujet de l'annonce.

L'ayant fait entrer dans son logement, dont il inventoriait déjà de l'œil le mobilier modeste, mais soigneusement entretenu, la dame attendait qu'il parlât.

Il se présenta :

— Je suis, dit-il, M. Fremyet, ingénieur. Je m'occupe de nombreuses affaires. Je cherche une employée intelligente, capable de me seconder. J'ai lu votre annonce, et pour ne pas perdre mon temps ni vous faire perdre le vôtre, je suis venu voir si vous feriez mon affaire. Je suis pour les solutions rapides et directes, ce sont toujours les meilleures. Je vous dis cela, parce que vous pourriez être étonnée de ma visite. Maintenant, les choses sont claires, nous pouvons causer. Permettez-moi de vous demander tout de suite : que savez-vous faire ?

— Mon Dieu, dit la dame, je n'ai pas de spécialité, mais je pourrais, je crois, faire une employée de confiance.

— C'est précisément ce que je cherche. Je vais donc vous poser une seconde question : quelles sont vos prétentions ?

— Je ne demande qu'à gagner ma vie. Si je vous conviens, nous nous arrangerons certainement.

— Voilà une façon de s'exprimer qui me plaît. Vous êtes modeste et franche. Mais avez-vous des références ?

A cette question, M^{me} Laborde-Line sembla subitement embarrassée.

— Répondez-moi franchement, dit le visiteur de son ton le plus bonhomme. Si vous n'en avez pas, nous pourrions peut-être nous entendre tout de même, car vous me plaisez beaucoup.

— Je n'en ai pas malheureusement, dit la dame. Je vais vous expliquer, mais auparavant asseyez-vous, je vous en prie, car je serais désolée de vous faire écouter debout toutes mes histoires.

Elle prit place elle-même sur une chaise et désigna à Landru un fauteuil.

Quelques minutes plus tard, après avoir confessé à Landru qu'elle n'avait pas de certificats, parce qu'elle était mariée, veuve et vivait depuis plusieurs années avec son fils et sa bru, elle lui confessa d'une voix mouillée que c'était la mésintelligence qui régnait entre sa bru et elle qui l'avait contrainte d'abord à habiter seule et qui la contraignait maintenant à chercher une place. Elle ne voulait vivre ni chez ses enfants ni par ses enfants. Elle entendait être indépendante.

Le prétendu Fremyet semblait prendre beaucoup d'intérêt à ces histoires de famille. Il les interrompit pourtant pour dire :

— Il est bien dur de se placer chez les autres quand on a été si longtemps sa maîtresse. Voyons, j'oublie que je suis venu en employeur, tant vous m'intéressez. Ne pourriez-vous pas prendre un petit commerce ? Vous devez bien avoir quelques économies ?

— J'en ai, sans doute, répondit la dame, mais elles ne sont pas très grosses et ne me permettraient certainement pas de prendre une affaire. Je n'ai en vérité que des titres dont le total ne s'élève pas bien haut, d'autant plus qu'en ce moment tous les titres ont perdu une partie de leur valeur.

— C'est vrai, dit Landru d'un ton attristé, nous vivons dans un malheureux temps. Je commence à bien m'expliquer votre situation : vous voulez travailler, parce que, bien que vous ne soyez pas sans rien, vous n'avez pas suffisamment pour vous installer à votre compte.



M^{me} Laborde-Line était une petite femme d'une quarantaine d'années de faible corpulence...

— C'est tout à fait cela, monsieur.

— Il est difficile que vous trouviez un emploi dans une maison sérieuse, alors que vous n'avez pas de références.

— Je le sais, c'est pourquoi je ne suis pas exigeante.

— Malgré tout, ce sera difficile. Je crains fort, en ce qui me concerne, de ne pas pouvoir vous employer. Vous n'êtes ni sténo, ni dactylo, ni comptable et dans ces conditions je ne vois malheureusement pas comment je pourrais vous utiliser... Mais, j'y pense, pourquoi n'avez-vous pas songé à refaire votre situation ?

— Je ne comprends pas, dit la dame, qui, en effet, ne paraissait pas avoir compris ce que voulait dire Landru.

— Je veux dire, précisa Landru, que vous auriez pu vous remarier.

— Sans doute, monsieur, mais encore faudrait-il trouver, et puis je ne me marierai pas avec le premier venu.

Landru ne répondit pas. Il promenait sur le petit logement si bien rangé et si bien entretenu un œil de connaisseur. Une mélancolie voila soudain son œil.

— Qu'avez-vous, monsieur ? demanda la dame. Vous ne dites plus rien. Vous aurais-je déplu ?

— Au contraire. Votre petit logement me plaît. Il témoigne en votre faveur beaucoup plus et beaucoup mieux que ne pourraient le faire des témoins vivants. Vous êtes certainement une excellente ménagère et une admirable femme d'intérieur. Savez-vous à quoi je songeais ? Je songeais que ma maison solitaire était bien triste et qu'il me faudrait une femme comme vous pour l'égayer.

— Vous plaisantez, monsieur ! Votre situation et la mienne ne vont pas ensemble.

— Je ne plaisante pas du tout. Je suis même on ne peut plus sérieux. Voyez comme la vie est bizarre : je viens chez vous pour chercher une employée, je constate, évidemment, que vous ne pouvez pas être cette employée, je m'aperçois en même temps que non seulement vous pouvez faire une femme de confiance, mais une femme tout simplement.

Son interlocutrice, éberluée, ne répondant pas, il reprit :

— Je dois vous faire l'effet d'un drôle de phénomène. Mais qu'est-ce que vous voulez, je suis comme cela, spontané, tout de premier mouvement et le cœur sur la main. Ce serait curieux, hein ? qu'il sorte de cette entrevue tout autre chose que ce que nous cherchions tous les deux ? Allons, ne vous désolez pas. Vous n'avez pas trouvé un patron, mais vous avez trouvé un ami, un ami sincère. Voulez-vous me permettre de revenir ? Nous verrons ainsi si ma première impression persiste, si la vôtre y correspond, et si nous ne pourrions pas lier nos destinées. J'ai besoin d'une femme toute simple comme vous, qui tienne bien ma maison, qui veille sur mes affaires, qui soit enfin la compagne dévouée que tout homme de cœur doit souhaiter. Vous consentez à me revoir, n'est-ce pas ? Alors, à bientôt.

Le soir même, Landru, rentré chez lui, écrivait sur son agenda :
Quatre heures et demie, 96, rue de



Une attitude de Landru au cours de son procès. (Excelsior.)

Palay, Raoul. Puis il se couchait fort tranquillement.

Le lendemain, il était de bonne heure dans son jardin. La journée s'annonçait belle. Le ciel était clair. Un soleil déjà puissant chauffait la terre. Landru ne semblait pas décidé à mettre à profit cette belle journée pour travailler ses plates-bandes. Il avait pris place sur une chaise, au pied de sa maison et paraissait absorbé dans des réflexions profondes. L'intensité de sa méditation se traduisit soudain par des paroles qu'il proféra inconsciemment entre ses dents :

— Il n'y a pas à dire, il n'y a que de ce côté-là que je puisse aboutir rapidement.

Il s'arrêta brusquement, comme si le son de sa propre voix l'eût effrayé, jeta un coup d'œil aux alentours, pour s'assurer qu'il était bien seul, puis se replongea dans sa méditation. Il songeait maintenant, mais cette fois sans l'exprimer tout haut :

« Me voici revenu au même point qu'en janvier. J'utilise mes dernières cartouches et je n'ai pas la certitude de pouvoir les renouveler ; toutes ces pécores sont capables de me faire marcher plus ou moins longtemps sans résultat. Il n'y en a qu'une avec laquelle je puisse espérer réussir rapidement ; c'est celle de la rue de Patay. Ce n'est pas extraordinaire, à aucun point de vue, mais je n'ai pas le choix. Il ne faut pas que je me montre trop difficile, ni que je perde mon temps. Tout en laissant les choses aller avec les autres, je vais brusquer le mouvement avec celle-là. Ce ne sera pas bien dur. Elle mord à l'hameçon avec une voracité de canard. Je vais lui consacrer tous mes loisirs à dater d'aujourd'hui. »

Le même jour, dans l'après-midi, l'ingénieur Fremyet était rue de Patay et recommandait à faire sa cour. Comme il le disait fort bien lui-même, M^{me} Laborde-Line ne demandait qu'à gôber l'hameçon.

Elle le reçut avec des démonstrations de joie. Il manifesta un enthousiasme plus grand encore. Il voulait tout de suite une solution définitive.

Elle murmura, rougissante et les yeux baissés :
— Vous savez bien que c'est oui. Fixez vous-même la date du mariage, j'y suis absolument consentante.

Il se récria aussitôt :

— Le mariage ! mais je voudrais qu'il pût avoir lieu demain, ma bonne amie. Je désire autant que vous pouvez le désirer que notre situation soit réglée le plus tôt possible. Mais l'homme propose et le destin dispose. Or, un mauvais hasard m'a fait perdre mes papiers lors de mon dernier voyage en Amérique. J'ai écrit de tous côtés pour avoir des duplicata. Je n'ai pas encore reçu de réponse. Je prévois que cette perte stupide va nous causer bien des ennuis et retarder notre union. Avouez que c'est fâcheux.

Elle avoua candidement qu'elle s'en désolait. Il s'autorisa de cet aveu pour prendre quelques innocentes privautés, entoura sa taille et donna quelques baisers. Elle se laissait faire, mais ne répondait pas à ses avances par d'autres du même genre. Il demanda carrément à être payé de retour. Elle lui rendit ses baisers de bonne grâce.

Il ne poussa pas son avantage plus loin ce soir-là.

Deux jours plus tard, il revenait à la charge.

Elle l'attendait cette fois comme on attend un amoureux, c'est-à-dire avec impatience. Le fiancé était trop versé dans la science des dispositions féminines pour ne pas se rendre compte immédiatement de son état d'âme. Il avait pris place près d'elle sur un petit canapé banal...

Il lui dit tant et tant de jolies choses qu'elle ne sut bientôt plus ce qu'elle faisait.

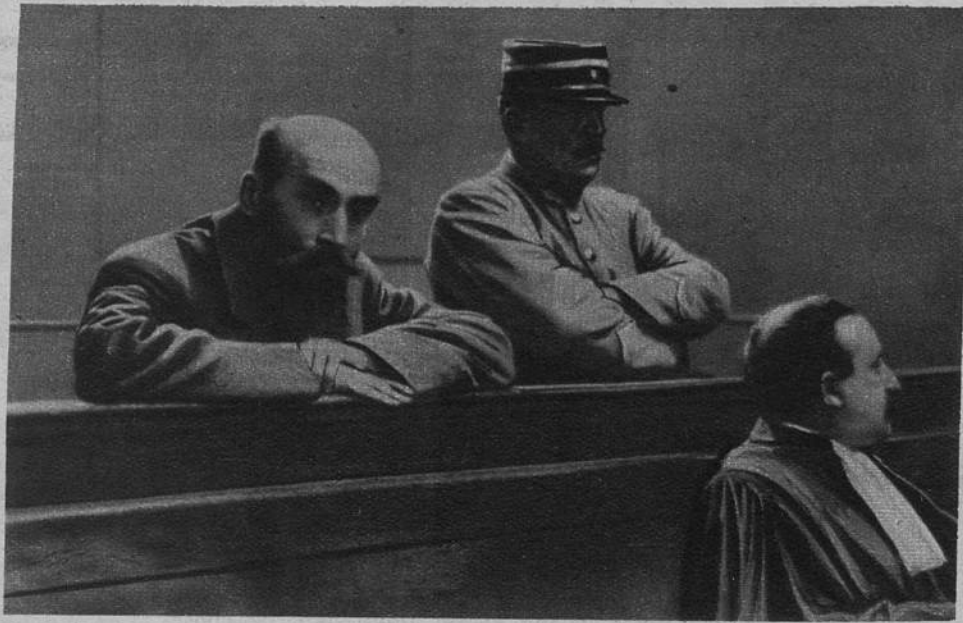
Quand il la quitta, elle n'avait plus rien à lui refuser.

Dans les jours qui suivirent, ses visites se firent journalières. Il arrivait à ce malheureux homme la même mésaventure qui lui était arrivée précédemment avec M^{me} Cuchet ; il ne pouvait plus se passer de la présence de la femme aimée.

Il n'abandonnait pas cependant ses autres intrigues.

Le 14 mai, il avait eu sa première entrevue avec M^{me} Buisson, le rendez-vous pris précédemment avec elle ayant été contremandé.

Il s'y était rendu tout guilleret et s'était trouvé en présence d'une femme d'environ quarante-cinq ans, de taille moyenne, de corpulence mince, à la figure maigre, et aux yeux assez profondément enfoncés sous les arcades sourcilières. Bien quelle eût fait des frais de toilette et eût particulièrement soigné sa coiffure, Landru constatait immédiatement qu'elle portait sur le devant du front des cheveux postiches. Il remarquait



Landru écoutait attentivement les moindres paroles des témoins et ne répondait qu'à bon escient (Excelsior.)

également qu'elle avait de fausses dents.

Il ne s'arrêta pas à ces détails, pénétra dans le petit logement modestement meublé, et la conversation commençait. Séduit par sa bonhomie, M^{me} Buisson lui faisait des confidences. Elle lui racontait qu'elle avait un petit capital, douze ou treize mille francs, qui lui revenait de son mari, un hôtelier décédé. De son côté, il lui racontait qu'il avait été obligé de fuir devant l'invasion allemande et d'abandonner son usine. Qu'importe ! il retrouverait après la paix une situation enviable. Il n'attachait pas d'ailleurs d'importance à l'argent. Il avait conclu :

— Vous me plaisez infiniment. Si je vous plais autant, je crois que nous n'avons pas à hésiter : le mariage nous tend les bras.

Elle n'avait pas dit non.

Ils avaient convenu de s'écrire et de se revoir.

Le 17 mai, elle lui écrivait pour accepter sa proposition et lui disait notamment :

— Vous aurez en moi une bonne épouse, qui vous fera oublier que vous avez été obligé de quitter votre maison pour fuir devant l'invasion allemande. Je regrette seulement que ma situation soit bien petite auprès de la vôtre.

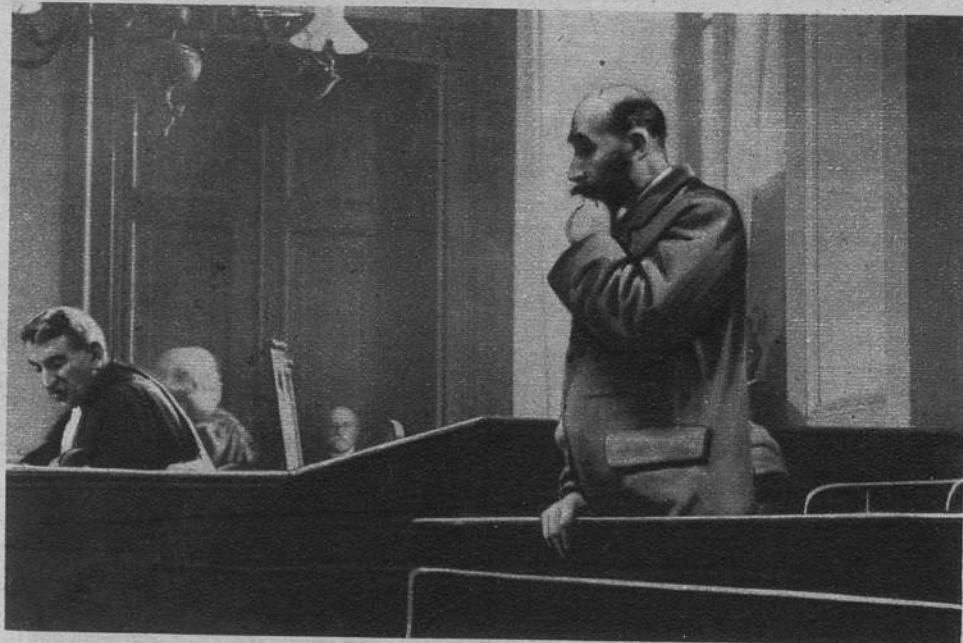
Le 23 mai, cette femme amoureuse, mais honnête, écrivait à nouveau à l'ingénieur Fremyet, — tant de scrupule est vraiment touchant ! — pour l'informer qu'elle l'avait involontairement trompé, en lui disant qu'elle possédait treize mille francs, alors qu'en réalité avec la dépréciation qu'avaient subie les titres, elle n'en possédait plus que dix mille.

Landru était tellement ému d'une pareille conscience, qu'il courait immédiatement chez elle et, dans un transport d'amour, en faisait sa maîtresse.

Les relations intimes achevaient de faire perdre la tête à la pauvre femme. L'amour chantait en elle une chanson tellement puissante qu'elle se sentait prête à tous les sacrifices pour son Fremyet. Elle lui écrivait :

« Mon chéri. Je ne suis pas tranquille, j'ai peur que tu ne sois ennuyé au sujet de mon fils qui est à Bayonne. Mais il ne nous dérangera pas. Ma sœur va le prendre chez elle. Je te le dis franchement : je préfère être seule avec toi, te soigner et te chérir toujours. Je t'aime bien, mais toi tu le dépasses. »

Cette amante admirable ne parvenait cependant pas à enchaîner l'ingénieur Fremyet. Pressé par



Quand il était embarrassé, Landru caressait sa barbe, d'un geste machinal. (Excelsior.)

la nécessité de réaliser une affaire, il la quittait le 11 juin, en prétextant un voyage d'affaires en Tunisie, et la laissait sans nouvelles.

Il voulait s'occuper spécialement de M^{me} Collomb, et aussi de M^{me} Guillin, qui le connaissait sous le nom de Petit et avec laquelle il continuait à entretenir une correspondance suivie. Celle-là aussi se croyait adorée. Elle racontait à sa concierge qu'elle allait se marier avec un monsieur très riche, réfugié de Lille, et qu'elle partirait ensuite avec lui en Australie, où il allait être nommé consul en raison des services qu'il avait rendus.

Pendant que toutes ces femmes tissaient ces beaux rêves d'avenir, Landru faisait cependant paraître, le 12 juin, dans le journal *le Journal*, une nouvelle annonce ainsi libellée :

M. quarante-sept ans, ayant satisfait obligations militaires, 4 mille francs économies, allant s'établir dans une jolie ville, désire connaître pour mariage dame de ce rapport, et situation même modeste, si seule, qui consente à le suivre. Proposition très sérieuse. Agences et intermédiaires s'abstenir.
Petit, ingénieur, 15, rue Lamartine.

Cette annonce lui procurait plusieurs réponses. D'abord celle d'une dame Héon, dite Gondouin, qui habitait à Paris, 165, rue de Rennes. Il commençait avec elle une correspondance qui amenait une première entrevue, jugeait cette affaire susceptible d'avoir des suites et inscrivait M^{me} Héon sur son carnet sous le nom de Havre, ville dans laquelle cette personne était née.

La même annonce lui procurait aussi la réponse d'une demoiselle B., infirmière. Il lui donnait rendez-vous à la fontaine Médicis, vers huit heures du soir. Brûlant les étapes, il la questionnait immédiatement sur sa situation et ses économies. Elle lui répondait qu'elle était infirmière, qu'elle n'avait pas le sou et qu'elle n'avait rien à espérer de sa famille, qui était pauvre. Landru mettait aussitôt fin à l'entretien, en lui déclarant :

— Vous n'êtes pas intéressante, car vous n'êtes même pas jolie.

Sans doute cet homme prévenant et discret était-il mal luné ce jour-là, car il faut lui rendre cette justice que c'est là, dans toute sa carrière amoureuse, une des rares fois où il ait témoigné d'un manque de savoir-vivre.

Cette entrevue sans résultat et l'urgente nécessité le rejetaient dans les bras de M^{me} Laborde-Line.

Il l'emmenait, le 17 juin, à Vernouillet. C'était par une de ces belles journées où les jardins rougissent à la fois de la floraison des roses et de la maturation des cerises. M^{me} Laborde-Line, qui avait conservé une âme de petite pensionnaire, découvrit avec ravissement le jardin de l'ingénieur Fremyet. Elle mangea des cerises et s'enivra du parfum des roses. Dès lors, fascinée et éblouie, elle ne fut plus entre les mains de son amant qu'un instrument docile. Elle voulut tout ce qu'il voulait, consentit à donner congé de son appartement et à vivre maritalement avec lui avant le mariage.

En revenant de Vernouillet, elle déversa dans le sein de sa concierge le trop-plein de sa joie, dit la chance qu'elle avait d'avoir rencontré un homme aussi distingué, aussi bien élevé et aussi délicat que M. Fremyet, parla avec enthousiasme de cette maison et de ce jardin qui allaient devenir siens et commença aussitôt à préparer son déménagement.

L'ingénieur Fremyet, qui s'intéressait vraiment à elle comme à une épouse, lui donnait le sage conseil de retirer ses titres de la banque où ils étaient en dépôt. Elle ne crut pas devoir négliger les suggestions d'un homme si bien renseigné et le lendemain même elle s'exécuta. Dans les jours suivants, elle se mettait d'accord avec une entreprise de déménagement de la rue Mouffertard pour l'enlèvement de son mobilier.

Pendant qu'elle s'abandonnait ainsi aux rêves, Landru était à Vernouillet avec M^{me} Guillin et lui faisait à deux jours d'intervalles les honneurs de son home dans les mêmes conditions qu'il les avait faits à celle qui l'avait précédée.

M^{me} Guillin débordait à son retour de Vernouillet du même enthousiasme que M^{me} Laborde-Line et éprouvait le besoin de déverser sa joie dans les oreilles de son entourage. En remettant à sa concierge une branche de cerises, cueillie dans le jardin de son amant, elle lui parlait avec abondance de sa future maison. Elle était superbe et bien meublée. Une seule chose avait chiffonné sa jalousie :
(Voir suite page 14.) JEAN FABER.

Bloc-Notes de la Semaine



Miss Sally Burgot (15 ans) est demeurée dix-huit jours prisonnière à New-York de personnages pratiquant la traite des blanches. C'est son frère qui la délivra. (Inter Graphic Press.)



Un capitaine de police, à Berlin, dirige lui-même la circulation, pour mieux se rendre compte des réformes à apporter dans les règlements. (Keystone.)



Cette jeune artiste new-yorkaise, Audrey Dale, compromise dans une affaire de gangsters, a été interrogée par la police. (International News.)



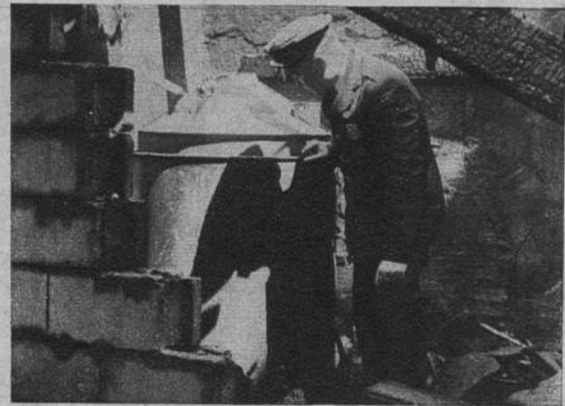
Le conseiller Dr Michael Skubl, chef de la police de Vienne, vient de fêter ses vingt-cinq ans de service. Le voici sur une place de Vienne, dirigeant ses subordonnés. La devise de ce policier, dont les débuts furent modestes, est : « Pour le peuple, jamais contre le peuple ». Le Dr Michael Skubl est en même temps un écrivain qui a publié des poèmes très appréciés. (Rap.)



Le film américain A l'Ouest, rien de nouveau, projeté à Vienne, a provoqué de violents désordres comme à Berlin. La police a dû intervenir à plusieurs reprises. Après ces désordres qui causèrent de nombreux blessés, le film tiré du roman de Remarque a été interdit. (Rap.)



J.-B. Moy, le veilleur de nuit qui fut assassiné à Issy-les-Moulineaux. A gauche, la victime il y a quelques années, avant sa déchéance; à droite, en septembre dernier, quand il fut arrêté pour vagabondage.



Un bootlegger américain avait caché une distillerie dans un garage, dont le propriétaire voulut le faire chanter. Pour se venger l'homme provoqua l'explosion du garage. (Inter Graphic Press.)



Bruce Settle (32 ans) officier de la marine américaine, mort mystérieusement à Washington. (Inter News.)
Mrs. Edgar F. Luckenback, à qui on a volé à New-York pour 200 000 dollars de bijoux. (Inter News.)



Lita Grey, ex-jemine de Charlot, qui en compagnie de Georges Carpentier a été enlevée et victime d'un vol de 60 000 dollars. Est-ce de la publicité? (Wide World.)



Mohammed Ali, délégué des Hindous à la conférence de la Table Ronde, est mort mystérieusement à Londres. A-t-il été empoisonné? (Wide World.)



Charles T. Davis, le forçat millionnaire, libéré sur parole, vient de se marier en Californie. (Inter News.)



Le passage à tabac est d'une violence inouïe en Amérique et les policiers sont autorisés à brutaliser ceux qu'ils arrêtent. En voici une nouvelle preuve photographiée dans une des dernières manifestations communistes de New-York. (Inter Graphic Press.)



Les salaires ayant été réduits dans le bassin minier de la Ruhr, une grève presque générale a éclaté. Des manifestations violentes se sont produites. L'entrée des puits a dû être gardée. On voit ici l'entrée de la mine Neumühl occupée par la police. (Wide World.)



J.-B. Moy, ancien directeur d'une agence immobilière à Saint-Malo, était tombé dans la misère et gagnait sa vie comme veilleur de nuit à Paris. Il a été assassiné dans un immeuble en construction à Issy-les-Moulineaux. Voici comment son cadavre fut retrouvé. (Rap.)



Un grave accident de chemin de fer s'est produit en Allemagne, à Gleiwitz, où un train de voyageurs a déraillé. Il y eut trente-six blessés. On enquête sur les causes de la catastrophe, qui sont mystérieuses. (Rap.)

les fléaux sociaux

MARCHANDES D'AMOUR



Au-dessus : Une pensionnaire d'une maison du centre. (Époque 1900.)



Au-dessus : Les déshabillés sont généralement fournis par les pensionnaires. (Époque 1900.)



L'établissement le plus luxueux de Paris. (Wide World.)



A gauche : Dans l'attente du client. (H. Manuel.)

plus d'une centaine de maisons de tolérance autorisées et surveillées de très près par la police des mœurs. Elles devaient observer des règlements extrêmement sévères. Cette année, elles ne sont plus que vingt-neuf, installées, pour la plupart, sur les boulevards extérieurs et dans les quartiers excentriques. Dans le centre, on n'en compte plus qu'un nombre fort restreint qui continuent à « travailler » en raison d'une vieille réputation, comme la maison voisine de la Bourse où j'aurai l'occasion de vous faire pénétrer.

La note de service de la Préfecture de police qui précise les règlements des maisons closes contient dix-huit articles dont le dernier porte : « ... agir pour son compte personnel dans l'exploitation de la maison. » L'autorisation n'est donnée qu'à une femme. Si elle est en puissance de mari, la procuration de celui-ci est exigée; toutefois, il n'encourt aucune responsabilité puisque aussi bien la Préfecture de police ne connaît et ne veut connaître que sa femme, seule titulaire de l'établissement.

Mari de « maman maca » ! Quel singulier et triste métier ! Cependant, que l'on ne suppose pas que ces individus sont des souteneurs professionnels « qui ont réussi ». On en cite plusieurs qui ont exercé des métiers nécessitant des aptitudes spéciales tels que graveurs, mécaniciens, chauffeurs, horlogers et même professeurs. L'un d'eux, à qui un haut fonctionnaire du service des mœurs montrait son étonnement, dit simplement comme la chose la plus naturelle :

— Ma femme gagne beaucoup d'argent et je pourrai doter mes filles. Il faut bien se débrouiller.

C'est pousser un peu loin le système D...

Un autre, ancien colporteur absolument illettré, avait réalisé une fortune *frisant* dix millions : c'était son expression favorite. Il plaçait son orgueil à créer des maisons aussi bien en France qu'à l'étranger. Il mourut l'an dernier, à Anvers, dans le plus luxueux de ses établissements, après s'être fait entourer d'un espalier de superbes filles nues.

— Un ravissant tableau pour la revue du Casino de Paris, dit-il à sa femme; elles sont toutes au salon !

Et ce fut sa dernière phrase.

L'exploitation d'une tolérance est rarement héréditaire, et la fille ne continue pas le honteux commerce de sa mère. Le cas s'est pourtant présenté : la femme d'un ingénieur qui voulait surveiller elle-même ses intérêts consentit à gérer une maison située non loin de la Bourse, que sa mère avait dû abandonner momentanément pour raisons de santé. Elevée au couvent, elle exigeait de la déférence et certains égards de ses pensionnaires, au nombre de trente.

Aucun homme, parmi les clients, n'avait le droit de lui parler le chapeau sur la tête; elle n'eût toléré d'eux aucune plaisanterie.

— Je suis une honnête femme, s'écriait-elle d'un air courroucé, et l'on m'insulte en ne me respectant pas !

Cette patronne de « tolérance » ne comprenait pas qu'en se mettant au service de la débauche, en commandant à des domestiques de faire et de défaire les lits, elle salissait ce titre d'honnête femme dont elle n'avait plus le droit de se parer, et qu'un matin, elle pouvait, à la suite d'un délit, se réveiller à Saint-Lazare. Elle souffleta la sous-maîtresse qui, en lui faisant la révérence, l'avait ironiquement appelée :

On disait, il n'y a pas encore très longtemps, que l'armée des prostituées des grandes villes — et surtout de Paris — se recrutait principalement parmi les femmes de chambre d'hôtels de province qui avaient écouté trop complaisamment les chansons d'amour des commis-voyageurs et désiraient cacher au loin la faute commise, dont les conséquences avaient un terme fixe.

C'était peut-être vrai dans une certaine mesure, mais n'exagérons rien. Le mirage de la grande ville a toujours attiré les écervelées qui croient y trouver immédiatement une brillante situation. Hélas ! la réalité se présente vite, effroyable; et le rêve caressé ne tarde pas à sombrer lamentablement; alors la misère survient...

Aujourd'hui, le goût du luxe et de la vie facile, le dédain du travail honorable, la hantise du dancing, du cinéma, de la fête quotidienne avec ses étincelantes paillettes en « toc », incitent les jeunes provinciales à venir à Paris où, comme leurs aînées, les attend la plus pénible, la plus douloureuse existence. Et il suffit de fréquentations sus-

ceptes dans la promiscuité des meubles de dixième catégorie pour jeter ces jeunes imprudentes sur le trottoir ou dans les maisons spéciales. Trois mois après leur arrivée, elles sont la proie des souteneurs et de la prostitution.

Voilà les raisons pour lesquelles depuis quelques années la prostitution clandestine a pris à Paris une si grande extension : la voie publique, les promenoirs des musées, les brasseries, les dancings, les établissements de nuit, les maisons de rendez-vous, sont envahis par une quantité de jeunes femmes qui trafiquent de leurs charmes et essaient d'en vivre — et d'en faire vivre leurs protecteurs.

En même temps, le champ de manœuvres (si j'ose dire) de la prostitution a évolué, et les maisons closes, dites maisons de tolérance, ont reçu, à la suite de cette évolution, un coup mortel; il arrivera un jour où ces maisons n'existeront plus, à Paris, qu'à l'état de souvenir. Sera-ce, au double point de vue moral et sanitaire, un bien grand mal? Il ne m'appartient pas ici de me prononcer. Il y a seulement trente ans, il y avait dans notre capitale

— Madame de la Bordelière !
 Tout dernièrement, un magistrat du parquet de la Seine se transportait, accompagné d'un commissaire de police, dans une maison tolérée où l'on soupçonnait la présence d'une jeune fille de bonne famille, non inscrite, et se livrant à la prostitution clandestine. Il s'agissait d'une enquête officieuse « dans l'intérêt des familles ».

Pendant que le commissaire de police examinait les livres, le magistrat regardait avec une certaine anxiété la maîtresse de maison qui fournissait avec aisance les renseignements les plus complets sur son personnel.

— Qu'avez-vous? demanda en sortant le commissaire à son compagnon, qui roulait des yeux furibonds.

— Ce que j'ai? Je vais vous le dire. Savez-vous où j'ai rencontré cette créature?

— Peut-être dans quelque lieu semblable à celui que nous venons de quitter.

— Détrompez-vous; c'est à la dernière réception dansante de M^{me} de X... où elle s'est entretenue assez longtemps avec ma femme, qui, je crois, l'a invitée à lui faire visite à son jour!

— Je comprends votre stupéfaction, mais permettez-moi de ne pas la partager. Je sais, professionnellement, que, malgré la décadence des maisons de tolérance, plusieurs maîtresses de maison publique se plaisent à jouer à la femme du monde. Elles ont hôtels, automobiles, nombreuse domesticité, assistent volontiers aux grandes manifestations mondaines, aux élégantes réunions hippiques de Longchamp, de Chantilly et d'Auteuil...

— Mais alors?

— Elles abandonnent leurs « tolérances » aux soins des sous-maîtresses. En hiver, on les rencontre sur la promenade des Anglais, à Nice, dans les salons du casino de Monte-Carlo ou sur quelque plage réputée de la Riviera. L'été, elles sont à Vichy ou à Aix-les-Bains, après un séjour à Deauville pendant la grande semaine.

Cette piquante anecdote m'a été contée par le magistrat lui-même, qui, naturellement, s'est empressé d'en aviser sa femme pour la mettre en garde contre cette indésirable personne.

Les maisons closes de Paris n'ont pas de bureau de recrutement; les candidates sont toujours assez nombreuses, surtout dans les rares maisons du centre, pour dispenser les maîtresses de s'adresser à des intermédiaires, lesquels n'opèrent que pour la province et l'étranger. En ce qui concerne la traite des blanches, c'est exclusivement un trafic d'exportation; pour Paris, il présenterait trop de dangers.

Les filles de maison se sont pour ainsi dire spécialisées dans ce genre de travail. Elles ont la manière et seraient pour la plupart, embarrasées de racoler sur la voie publique, bien qu'elles aient débuté ainsi. Mais elles en ont perdu l'habitude. Maintenant, elles se trouvent relativement heureuses de leur sort.

Il n'y a pas à solliciter le client, au coin d'une rue, les pieds dans la boue, le ventre vide, disent-elles généralement. Nous l'attendons ici à l'abri du mauvais temps et sans risquer d'être « faites » par les agents des mœurs. Et puis, si l'on est gentille, on est certaine de sa journée.

Cependant, pour peu qu'on les pousse, ces filles ne tardent pas à avouer que si elles n'avaient pas été séduites, puis abandonnées lâchement, elles ne seraient pas là. A les entendre, aucune n'est née pour ce métier qu'elles déclarent infâme. Mais que faire? Où la chèvre est attachée elle doit brouter. Alors, racontant cette histoire — toutes disent la même chose, — elles s'attristent, et les rires forcés qui, tout à l'heure, les secouaient ont fait place aux larmes qui perlent les yeux. Puis, un mot drôle est lancé, et elles se remettent à rire, oubliant leur tristesse de la minute précédente.

Lorsqu'elles ne sont pas appelées au salon, que l'absence des clients leur laisse des loisirs, elles lisent. Chose curieuse, leurs auteurs favoris sont ceux de romans d'amour et de drames passionnels auxquels elles s'attachent avec le plus vif intérêt. Elles se ruinent en achats de livraisons populaires. Elles font aussi des réussites avec de vieilles cartes; elles sont très superstitieuses: pour elles, un vendredi 13 est une calamité et l'arrivée d'un bossu est le signe d'une grande joie.

L'installation de l'établissement le plus luxueux de Paris — qui existe depuis plus de soixante ans — a coûté quinze cent mille francs, ce qui, à l'époque, était une somme considérable.

C'est la maison de toutes les élégances françaises et étrangères. Aujourd'hui, sa grande vogue d'avant guerre s'est bien atténuée; cependant les visiteurs, sinon les clients, sont encore suffisamment nombreux pour assurer des recettes quotidiennes appréciables.

On reste ébloui, en pénétrant dans cette maison, d'une si extraordinaire fantaisie, par le scintillement des glaces ouvragées, la profusion des dorures, l'éclat des lumières. Chaque retri, décoré de riches et brillantes tentures, a un confort raffiné dont le cachet particulier rappelle aux étrangers le coin intime de leur patrie absente.

L'une des pièces les plus pittoresques est, certes, celle qui représente avec une rare minutie une cabine de paquebot de hauts bords. Les murs, tendus en toile, se relient, à l'aide de cordelettes et de poulies, à des voiles déployées qui servent de rideaux.

Le lit, placé dans un filet, a la forme d'un hamac

L'AFFAIRE LESURQUES

Vous avez certainement entendu parler, au cours de votre jeunesse, de l'affaire Lesurques.

De cette affaire, on tira un vieux drame que vos parents ont certainement applaudi après avoir versé toutes les larmes de leur corps. Le titre de ce drame était: *Le Courier de Lyon*.

Ah! vous voyez bien que vous connaissiez cette histoire. Eh bien, vous a-t-on dit également que ce



Un autre établissement du centre de Paris fort connu. (Wide World.)

et se trouve suspendu par des cordages de navire. Il en résulte que le roulis se produit automatiquement chaque fois que la personne étendue sur le lit fait le moindre mouvement. Un tonneau fixé sur un chevallet contient le petit meuble indispensable, les ballots servent de sièges, et la malle recouverte de couil renferme les objets de toilette. Le voyageur, au milieu de ces agrès, peut s'imaginer qu'il accomplit une charmante traversée en aimable compagnie.

La chambre Loïe Fuller mérite une mention spéciale. Éclairée par un jeu de lampes électriques disposées de la façon la plus artistique, elle possède un lit encadré de rideaux noirs avec franges et glands d'or. Les rayons lumineux, aux couleurs changeantes, se dirigent sur un plafond de ciel azuré, au milieu duquel plane Eve en costume du Paradis terrestre.

Plus loin, une baignoire en cuivre repoussé d'une grande valeur, et, dans la chambre à coquille, le lit affecte la forme d'une énorme conque marine qui repose sur un tapis broché simulant la mer. Cette conque a été construite sur place; il serait impossible de la sortir entière.

Le personnel de la maison est, cela va sans dire, soigneusement choisi parmi les plus jolies filles: il est souvent renouvelé de façon à satisfaire aussi complètement que possible la riche clientèle que sa renommée mondiale attire. D'ailleurs, les interprètes des grands hôtels parisiens et les guides des agences de voyages portent cet établissement sur la liste des curiosités parisiennes à visiter. Et, de ce fait, la société qui l'exploite doit distribuer de sérieux dividendes à ses actionnaires privilégiés.

Les autres « tolérances » du centre — elles sont bien réduites, maintenant, car plusieurs d'entr'elles se sont transformées en maisons de rendez-vous — sont loin d'avoir ce luxe. Elles peuvent être classées néanmoins au nombre des « hautes maisons de plaisir ».

Les pensionnaires, choisies également avec le plus grand soin, sont jeunes et jolies, et sous les feux des ampoules électriques qui illuminent de jour et de nuit les salons, elles apparaissent resplendissantes dans leurs très suggestifs déshabillés.

Les déshabillés, le plus souvent de soie légère affectant les formes les plus gracieuses et savamment drapés, de façon à mouler le corps et à laisser entrevoir les charmes de celles qui les portent, sont généralement fournis par les pensionnaires et restent leur propriété.

La maison nourrit son personnel. Comme il y a deux équipes de femmes — par roulement, une équipe de jour et une équipe de nuit — quatre repas sont servis: à midi, à sept heures du soir, à minuit et à cinq heures du matin. Chacun d'eux comprend: hors-d'œuvre variés ou potage, plat de viande et légumes, salade de saison, dessert, vin

fameux drame du courrier de Lyon n'était nullement sorti de l'imagination d'un dramaturge et que Lesurques exista bel et bien?

Oui, le pauvre et honnête homme qui périt sur l'échafaud pour expier le crime d'un autre qui lui ressemblait comme un frère, le sinistre Dubosc, vécut et fut la réelle victime de la plus odieuse des injustices.

Ses héritiers firent d'ailleurs parler de lui, et Napoléon III, par décret impérial rendu en 1865,

et café. Des suppléments peuvent être demandés à des prix abordables.

Les filles n'ont qu'un bénéfice minime sur les sommes laissées par les clients (les prix, dans les tolérances du centre, varient de trente à cent francs pour la chambre « garnie », taxe et impôt compris). Elles ont, pour elles, le petit cadeau que les clients veulent bien leur faire personnellement, et dont elles n'ont pas le droit de discuter le montant.

Si les chambres de réception sont merveilleusement installées, il n'en est pas de même de celles situées aux étages supérieurs où logent les filles.

Dans la plupart des maisons, elles logent pour ainsi dire en dortoirs. Et quels dortoirs!

Lorsque la maison est si peu que ce



Deshabillés moulant le corps. (Époque 1900.)

soit luxueuse, la tenancière, craignant les dégradations que ses pensionnaires feraient dans les chambres réservées aux clients, ne les y laisse pas terminer la nuit. En sorte que c'est encore dans les établissements inférieurs, par exemple, qu'elles sont le moins maltraitées, les chambres de passe pouvant leur être abandonnées sans inconvénient.

La plupart du temps, les filles sont parquées sous les toits, dans des chambres mansardées, étroites, sordides, quelquefois à peine aérées par une lucarne. On les fait coucher deux par lit, six ou huit dans la même pièce, parmi les pots de couleur, les loques et tous les rebus de la maison.

Telle est l'existence de ces filles... de joie: éblouissante, lumineuse en présence du client; lamentable dès qu'il s'est éloigné. Mais cette vie en commun est de moins en moins pratiquée. Ce que l'on a appelé fort justement la « congrégation obligatoire » tend progressivement à disparaître pour être remplacé un peu partout (avant que ne disparaissent complètement les maisons de tolérance) par l'externat que préconisait M. Lépine, alors qu'il était Préfet de police.

Les règlements d'hygiène et de salubrité considèrent certaines de ces chambres comme insalubres; ils forcent en l'occurrence les patronnes à laisser la fille libre d'habiter où bon lui semble. Hélas! cette réforme humanitaire n'a pas encore atteint les maisons des quartiers excentriques, où bientôt nous conduirons le lecteur.

ARMAND VILLETTE.

LA SEMAINE PROCHAINE :

Maisons de Tolérance

accorda une pension aux femmes âgées de la descendance de Lesurques.

Peu de temps avant la dernière guerre, une héritière de Lesurques, M^{me} Béhague, arrière petite-fille du supplicié par erreur, réclamait une pension qui ne lui était plus servie alors qu'elle y avait droit.

Le procureur de la République fit rechercher le dossier Lesurques, mais, hélas! ce fut en vain. Les pièces si utiles à M^{me} Béhague avaient été brûlées pendant la Commune.

LE DOCTEUR



La victime Anna May Dietrich dont le corps, horriblement mutilé, fut trouvé près de la ferme Henderson.

Une heure de l'après-midi. Dans les somptueux salons de vente de ce grand magasin de Philadelphie — quelque chose comme les Galeries Lafayette, goût américain — se pressait une foule bruisante et coquette. Les yeux s'exaltaient sur des modèles.

Anna May Dietrich, ravissante jeune femme, avait à peine dépassé la trentaine. Elle était venue là, en compagnie de sa sœur, M^{me} Alexander L. Schuhl, faire quelques emplettes. Elle allait le lendemain soir au bal du Brookline Square Club à Brookline, banlieue chic de Philadelphie. Ce bal ! Elle s'en faisait une

lingerie en soie rose, et... finalement Anna May Dietrich acheta trois disques de phonographe.

La nuit descendait sur la ville lorsque les deux femmes sortirent de l'immense building. Anna May jeta un regard sur l'horloge placée au-dessous de la statue de William Penn, au faite de l'hôtel de ville. Les larges aiguilles noires marquaient 5 h. 20.

— Je te quitte, dit soudain Anna May.
— Pourquoi ne rentres-tu pas avec moi ?
— Je prendrai probablement le train de 8 heures... Tu peux garder éveillés les enfants. Je leur ferai entendre mes nouveaux disques.

Anna May Dietrich accompagna sa sœur jusqu'au croisement de la Onzième rue et de la rue du Marché, où M^{me} Schuhl prit le train qui devait la ramener à Norwood, petite localité banlieusarde à quelques kilomètres de Philadelphie. Puis, lui faisant adieu gaiement de la main, elle se perdit dans la foule. Anna May Dietrich était joyeuse... La vie était belle... Elle souriait à la vie...

Il était 11 h. 30 du soir... A Norwood, dans leur petite villa du 229, Leon Avenue, M. et M^{me} Alexander Schuhl attendaient toujours. Les enfants tenus éveillés, selon la prière de Anna May, bâillaient. Les parents s'interrogeaient mutuellement du regard et n'osaient laisser paraître leur inquiétude. Minuit... Minuit et

quart... Les deux époux décidèrent de se retirer dans leur chambre. Les heures s'écoulaient, lentes et sinistres. L'aube blanchit les vitres. Les deux époux ne dormaient toujours pas. La jeune fille n'était pas rentrée. Alors, seulement, M^{me} Schuhl se décida à téléphoner à la police.

Les détectives questionnèrent d'abord le directeur de l'Académie de danse que fréquentait presque chaque jour Anna.

— Avez-vous eu la visite de M^{me} Anna May Dietrich, hier soir ? lui demandèrent-ils.

— Non. Elle m'avait appelé au téléphone, dans le courant de l'après-midi, pour me faire savoir qu'elle était prise par un rendez-vous et qu'elle ne pourrait venir à sa leçon, comme d'habitude...

— A quelle heure, son coup de téléphone ?
— Une heure et demie de l'après-midi.
— Venait-elle au cours en compagnie masculine ?
— Non. Toujours seule.

A la même heure, la sœur, M^{me} Schuhl, son mari et son frère se livraient à d'actives démarches, de leur côté. Ils virent chacun des amis de la jeune fille et cherchèrent à savoir si elle ne leur avait pas confié quelque secret. Le fait que Anna May avait délibérément caché à sa sœur la raison du coup de téléphone ouvrait le champ à toutes les suppositions.

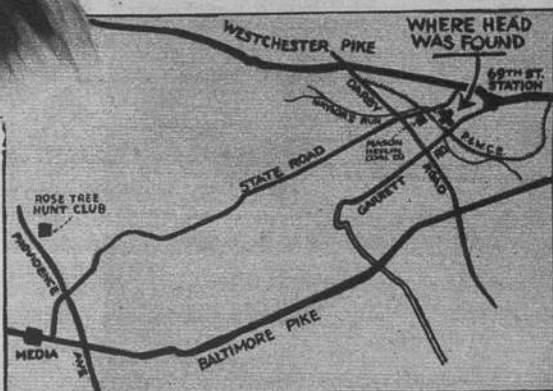
Finalement, M^{me} Schuhl téléphona au docteur David L. Marshall, au 30 de la Dix-septième rue sud. Ce médecin avait soigné Anna May de temps à autre — elle était

subjette à de fréquents rhumes — et soignait également sa mère pour des névralgies.

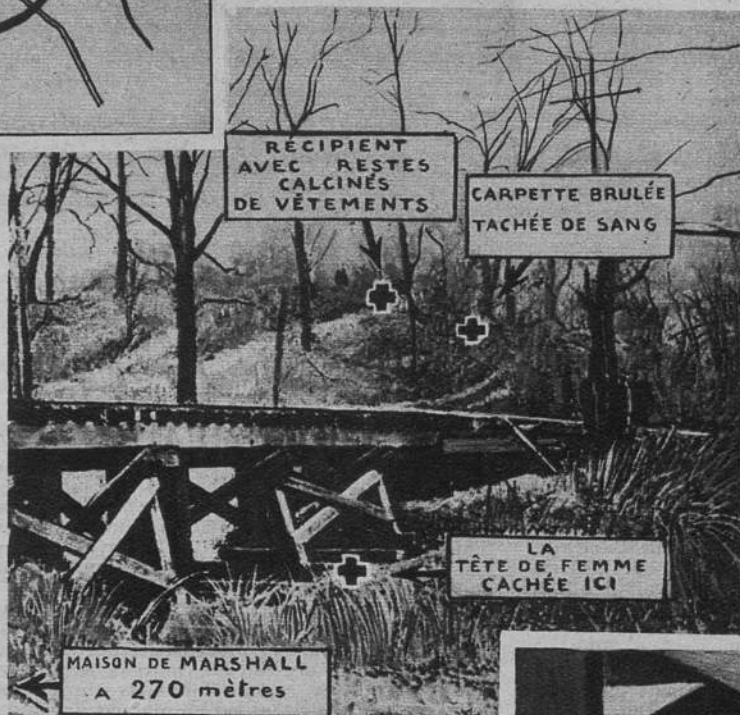
Le docteur marqua une extrême surprise. Il n'avait pas encore lu les journaux et ignorait la disparition de la jeune femme. Toutefois, il informa M^{me} Schuhl qu'elle avait, à deux reprises, durant la semaine précédente, annulé des rendez-vous avec lui.

— Je l'attendais hier soir, ajouta-t-il, mais, au cours de la matinée, elle me téléphona qu'elle avait un rendez-vous très important et qu'elle ne pourrait venir. Elle avait remis la consultation à ce soir. Je lui avais répondu que c'était impossible, ma soirée étant prise. En fin de compte, nous nous étions entendus pour demain à partir de midi.

Au moment où M^{me} Schuhl lui avait téléphoné, le docteur était très occupé. Au cours de l'après-midi, il rappela lui-même la sœur de la disparue pour lui donner des renseignements complémentaires.



L'endroit marqué d'une croix et indiqué par la flèche désigne l'emplacement où fut trouvée la tête ; cette carte montre le plan du terrain vu à vol d'oiseau. (Document inédit de la police américaine.)



A l'orée des bois de Naylor's Run, M. et M^{me} David constatèrent la présence d'un seau contenant quelques perles de verre et tout près un soulier de bal. La veille, M. J.-J. Saling avait découvert près d'une traverse la tête de Anna May Dietrich. Cette photographie a été prise par les soins de la police américaine et a permis aux magistrats de mieux comprendre comment l'assassin a cherché à égarer la justice.



Des pièces à conviction en masse. Les policiers emportant des brassées d'objets suspects trouvés au cours de la perquisition chez le docteur Marshall.

fête depuis plusieurs mois !

Après avoir essayé au moins une douzaine de robes, elle finit par arrêter son choix sur une toilette vert Nil, garnie de perles de cristal même teinte.

— Voulez-vous l'emballer ? dit-elle à la vendeuse. Je reviens dans un instant... Et comme sa sœur la regardait interrogativement, elle termina :

— Un coup de téléphone à donner... Il était une heure trente. Cinq minutes plus tard, la jeune femme de retour s'empara de son carton et, galement :

— Maintenant... Au rayon des chaussures !
— Dis donc, May... Est-ce indiscret de savoir à qui tu as téléphoné ? fit M^{me} Schuhl.

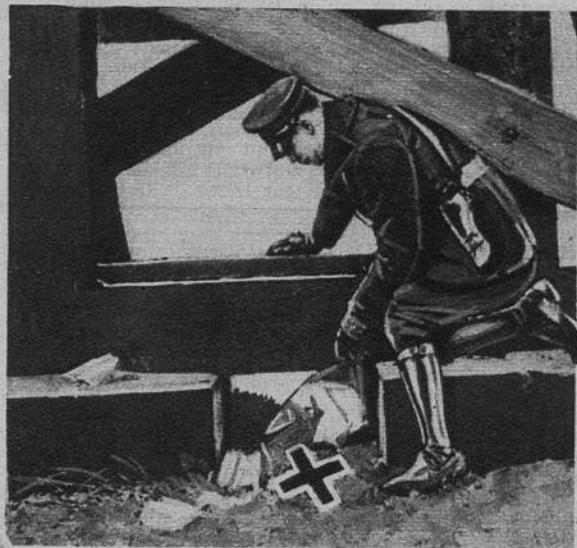
— Aucune importance, affirma Anna May. Et pour bien marquer son intention de couper court, elle figea soudain son sourire en une expression pincée. La sœur aînée, prudemment, n'insista pas.

Au rayon des chaussures, Anna choisit une paire de souliers d'argent.

Il fallait encore des bas, des dessous de



L'endroit marqué d'une croix indique la place où fut trouvé le sanglant colis, contenant le tronc et les bras détachés de la victime. En médaillon, l'homme qui après la découverte de M^{me} Sarah Worrell guida la police sur les lieux.



L'agent motocycliste Herbert Hemming examinant l'endroit où la tête de Anna May Dietrich fut trouvée par le juge de paix John J. Saling, de Upper Derby, quatre jours après la disparition de la jeune fille (voir la croix).

Dès que la police en eut connaissance, son activité en fut grandement stimulée.

— Oui, avait dit le docteur, M^{me} Dietrich est venue me voir, il y a environ dix jours. Nous avons eu l'occasion de converser longuement. Elle avait l'air triste. Je lui en avais fait la remarque, sans me permettre de lui en demander la raison. Je lui suggérai, toutefois, que la vie était trop brève pour la compliquer d'inutile façon. Je voulais la reconforter. C'est alors que, brusquement, elle me fit des confidences. Elle avait des chagrins d'amour. Un homme — un étranger — l'avait séduite, et, maintenant, menaçait de l'abandonner. Elle s'en montrait fort abattue et mettait tout son espoir en une rencontre prochaine qu'elle devait avoir avec cet homme à Philadelphie.

La justice hésitait entre trois hypothèses : fuite, enlèvement, ou crime ?

ASSASSIN

Deux jours plus tard, le coup de tonnerre éclata. Une vieille dame à cheveux blancs, M^{me} Sarah Worrell, cheminait paisiblement — il était exactement 12 h. 15 — et coupait à travers un pré, pour se rendre à sa maison près de Media, à 24 kilomètres de Philadelphie. Elle suivait une sorte de route boueuse, appelée Palmer Mill Road, quand elle jeta un coup d'œil distraité sur un troupeau de vaches qui paissaient dans le pré.

Elle constata que les vaches, au lieu d'être dispersées, çà et là, au gré de leur obscur instinct, étaient rangées pour ainsi dire en cercle et semblaient fixer obstinément quelque chose qui se trouvait au milieu de ce cercle !

Elle se dirigea vers le troupeau et vit d'abord un morceau de journal souillé de sang, dans un buisson à quelque six mètres des ruminants. Plus loin, un autre journal ensanglanté.

— Ces vaches doivent regarder un ivrogne endormi, qui a dû se blesser, se dit-elle tout en se rapprochant.

Elle s'était trompée... Tragiquement trompée...

Sur le sol, un volumineux paquet, enveloppé de papier brun et de vieux journaux. Le papier était littéralement durci par une substance d'un rouge sombre, qui semblait avoir été liquide, puis séchée. M^{me} Worrell posa la main sur l'objet. Cela ressemblait, par la forme et les dimensions, à un « sac de farine », ainsi qu'elle le déclara plus tard. C'était dur. « Cela » ne céda pas sous la pression. Alors, elle déchira délibérément le papier et vit de la soie noire !... Une robe de femme !... Et par une déchirure dans le tissu, horreur !... de la chair humaine, blafarde et exsangue !...

La vieille femme fit demi-tour, courut sans reprendre haleine, près d'un kilomètre, et arriva à la forge de William Rowsen.

Rowsen, accompagné d'un ami, Sam Weaver, se rendit sur les lieux. M^{me} Worrell avait eu le courage de revenir avec eux. Le forgeron défit le paquet.

Tous trois frémirent de dégoût devant... une femme coupée en morceaux ! Il y avait deux bras séparés du tronc, et le tronc. Pas de tête. Pas de jambes. On en

ne révéla aucune trace de violence. Tous les organes, sauf l'estomac, avaient été littéralement « vidés » de sang. On analysa les viscères. Pas la moindre trace de poison.

Une chose était déjà certaine. Il n'y avait pas eu viol. C'était peut-être l'œuvre d'un fou ? Cependant, la manière dont les membres avaient été sectionnés trahissait de fortes connaissances anatomiques chez l'assassin.

On rechercha la tête. Dans la nuit et le froid cruel de



La maison des Marshall : elle est d'aspect triste, négligé, dans un endroit lugubre. Un policier surveille l'intérieur grâce à la véranda vitrée à travers laquelle il regarde.



Le chef des détectives examine toutes les pièces à conviction fournies pour le meurtre de Anna May Dietrich.

cet hiver, les détectives partirent en chasse.

Un témoin se présente. William Laming, un employé de chemin de fer.

— Le jeudi matin, vers 10 h., j'ai aperçu un homme dans les bois de Naylor's Run, près d'une crique aux envi-

rons de Philadelphie. Cet homme a lancé un paquet dans un fourré et s'est éloigné en toute hâte. Cela me parut louche. Dès qu'il fut hors de vue, je m'en fus jeter un coup d'œil sur le paquet que je retrouvai facilement. Il y avait à l'intérieur un morceau de tapis, brûlé en partie, sur lequel je distinguai des taches brunes, qui me parurent du sang !...

Le tapis fut apporté aux autorités, il était bien taché de sang humain.

D'autres renseignements arrivèrent. Un homme portant un mystérieux colis avait été vu près du même endroit, le mercredi soir, soit vingt-quatre heures après l'assassinat. Nouvelles et infatigables recherches.

Cette fois encore, on trouva quelque chose. Le quatrième jour, soit le samedi matin à 9 h. 20, le juge de paix de Upper Derby, Mr. John J. Saling, qui inspectait la voie de chemin de fer de Pennsylvanie, près de Naylor's Run, aperçut quelque chose d'insolite, dans une petite excavation, près d'une traverse.

C'était un paquet enveloppé de papiers ensanglantés. Des journaux. Quand ceux-ci furent défaits, les deux hommes trouvèrent une tête de femme, coupée à ras du cou !... Les yeux ouverts, les lèvres ouvertes. Le visage était couvert d'éclaboussures rouges.

La tête s'adaptait parfaitement au tronc. C'était celle de Anna May Dietrich.

Comment avait-on tué la malheureuse ? On allait le savoir enfin ! Pas de marques de projectiles, ni d'arme blanche. Sans aucun doute, la jeune femme avait été étranglée.

Le lendemain — on marchait de découvertes en découvertes, — un couple de jeunes mariés, M. et M^{me} Walter David, faisait une petite promenade matinale, près des bois de Naylor's Run. L'air était vif et sec.

Tout à coup, le mari s'arrêta devant un grand récipient neuf abandonné et enduit à l'intérieur d'une substance noirâtre. Il l'examina et constata qu'il avait contenu quelque chose qui avait brûlé. A côté, il aperçut un bidon de pétrole vide. Il retourna le récipient sans dessus dessous et, du fond, tomba quelque chose sur le sol. La jeune femme reconnut immédiatement les débris d'une robe de soie vert Nil. Dans les cendres, il y avait encore

quelques perles de cristal... Plus loin, les restes carbonisés d'un soulier de bal en lamé d'argent.

Mise en présence de ces débris, M^{me} Schuhl reconnut, sans hésitation, la robe et l'un des souliers de bal achetés par sa sœur.

Peu après, le chef de la police de Philadelphie vit entrer un nègre dans son bureau. Sans préambule, l'homme de couleur lui déclara :

— Voici pas mal de temps que je lis les détails de l'affaire Anna May Dietrich dans les journaux...

Or, je crois pouvoir donner des éclaircissements sur le mystère. J'ai vu une fois cette M^{me} Dietrich pleurant à chaudes larmes devant la porte du docteur Marshall.

Je passais par là — il y a environ deux semaines — et remarquai la jeune fille en pleurs. Je dois vous dire que je connaissais M^{me} Dietrich, tout au moins de vue.

— L'incident m'est resté dans la mémoire, et voilà,



David L. Marshall, à droite de la sténographe, est interrogé par l'avocat Charles Edwin Fox dans son bureau, à Media.

avait probablement fait un autre macabre colis...

La police, alertée, envoya aussitôt deux détectives sur les lieux. L'un de ceux-ci, le sergent Dahlstrom, entreprit sans délai l'identification. Il inspecta soigneusement les débris humains et découvrit, au poignet gauche, une délicate montre-bracelet en or. Elle s'était arrêtée à 4 h. 26.

Dans le pré, un peu plus loin, gisait un paquet du même genre, enveloppé dans du papier brun. Ce paquet était long et étroit. Les jambes !... Celles-ci étaient encore revêtues de bas de soie champagne, maintenus à la hauteur des cuisses par des jarrettières rouges. Aux pieds, des souliers provenant d'un grand faiseur. Les jambes avaient été très habilement sectionnées à la hauteur des hanches.

D'autres indices, encore... Près des jambes, deux petits mouchoirs... Les détectives rangèrent avec soin les bas, la montre, les mouchoirs, les jarrettières. Ils défirent les journaux qui furent attentivement examinés. L'un d'eux portait une date vieille de deux ans !

Mais on ne retrouva pas la tête.

Quand M^{me} Schuhl, appelée et prévenue avec toutes les précautions d'usage, fut mise en présence des débris humains, elle poussa un long sanglot : — Anna May !... Ma pauvre sœur chérie !...

L'examen du torse et des membres



Photo prise après la dramatique entrevue du docteur et de la sœur de la victime, au cours de laquelle le médecin admit qu'il avait menti tout du long. Remarquez l'état lamentable dans lequel Marshall se trouva, après des heures d'un interrogatoire infernal. Il est soutenu par le détective M. Geltigan.

monsieur, pourquoi je suis venu vous le narrer. Tout le monde fut comme électrisé au bureau des détectives. Une nouvelle piste se présentait.

On était maintenant au dimanche, vers la fin de l'après-midi. Il y avait cinq jours que Anna May Dietrich avait été assassinée. Le chef détective Taylor s'adressa au détective Smith :

— Vous vous rendez au domicile du docteur Marshall et ramènerez l'homme ici... Nous avons à lui poser quelques petites questions.

Lorsque le détective Smith sauta de sa voiture devant le 115, Summit Avenue, Bywoods Heights, la nuit était venue.

La porte s'ouvrit. Sur le seuil, un homme d'environ une quarantaine d'années, aux tempes argentées, à la petite moustache coupée court, salua le détective d'un sourire amical.

— Le docteur Marshall? demanda le détective d'un ton neutre.

— C'est moi-même.

— Je suis le détective Smith, chargé par mon chef, le détective Taylor, de vous conduire à son bureau. Il désire vous demander quelques renseignements relatifs à la mort de M^{lle} Anna May Dietrich.

— Ah?... Parfaitement! fit le docteur. Voulez-vous entrer quelques instants?

Smith le suivit et s'assit dans le vestibule. Cependant, Marshall endossait son pardessus en chantonnant et criait à sa femme et à sa fille de treize ans qui se trouvaient dans une pièce adjacente :

— Je sors avec monsieur. Je ne serai pas long!

Sur le perron, Marshall, qui venait de refermer la porte d'entrée, la rouvrit et brusquement revint rapidement jusqu'à un endroit où il prit quelques cigares dans une boîte. Il les tendit vers le policier :

— En voulez-vous un? Ils sont excellents!

— Merci... Impossible en service commandé...

Marshall alluma son propre cigare avec toutes les marques extérieures d'une évidente satisfaction. Quelques minutes plus tard, accompagné de Smith, le docteur Marshall faisait son entrée dans le bureau du chef détective. Il y trouva plusieurs « officiels » qui l'attendaient, comme pour une conférence. Le docteur semblait d'humeur très agréable. Lorsqu'on lui offrit une chaise en expliquant ce que l'on voulait de lui, il s'assit, allongeant ses jambes et s'étirant confortablement :

— Parfait... Parfait... Je comprends très bien...

Le chef détective Taylor ne fit son apparition que cinq minutes plus tard. C'était un homme aux gestes affables, à l'expression douce et courtoise.

— Docteur Marshall, commença lentement et avec habileté le policier, je me suis permis de vous faire venir, car je ne veux rien négliger pour mener à bien mon enquête. Je questionne tous ceux qui, de près ou de loin, ont eu affaire avec la malheureuse victime. Vous l'avez connue, je crois? Il faut que vous nous aidiez à aller jusqu'au fond de cette énigme.

— Je vous aiderai de toutes mes forces, assura le médecin. Personne n'est plus anxieux que moi de voir aux mains de la justice le démon qui a commis pareille atrocité!

Alors commença le feu roulant des questions. La pièce était remplie de fumée. L'atmosphère quasi irrespirable. Mais personne n'en avait cure.

— Une jolie fille, n'est-ce pas, cette M^{lle} Dietrich?

La réflexion avait été faite très innocemment.

— Certes, répondit le docteur. Je la trouvais très jolie.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois?

— Attendez... Je cherche... Ce doit être environ dix jours avant sa disparition. Je la soignais pour un rhume assez mauvais. Je l'attendais à mon cabinet, le soir même où elle devait disparaître, mais précisément, ce même après-midi, un coup de téléphone m'avait prévenu qu'elle avait un rendez-vous très important. Après l'échange de quelques mots, je lui demandai si elle ne pourrait revenir le jeudi suivant... Je me rappelle aussi lui avoir fait des recommandations de prudence quant à sa santé. Elle rit gentiment et m'assura qu'elle suivrait mes conseils. Quand elle racrocha le récepteur, j'avais encore son rire argentin dans les oreilles. Pauvre petite!... Je ne pouvais me douter que je l'entendais pour la dernière fois!...

— Que faisiez-vous vous-même, le mardi soir, docteur Marshall?

— Moi?...

Le docteur avait reçu cette nouvelle question comme un coup de poing en pleine poitrine. Et il avait répondu automatiquement comme un écolier surpris :

— Moi?...

— Oui, vous!...

— Hum!... Attendez... Vous comprenez, cette question est si soudaine... Ah oui! j'étais... j'étais dans mon cabinet de travail...

— Que faisiez-vous dans votre cabinet de travail?

— Je voulais changer mes tapis... Mes tapis... Oui. Chaque année, je change mes tapis, et je fais des petites améliorations...

— Ah?... Et il y a longtemps que vous les aviez, ces nouveaux tapis?

— Non. Pas très longtemps. Depuis... Mais ma foi, le mardi je ne les avais pas encore! Je les ai achetés le mercredi... Le mardi, voyez-vous, j'étais sans doute en train de décoller mes vieux tapis...

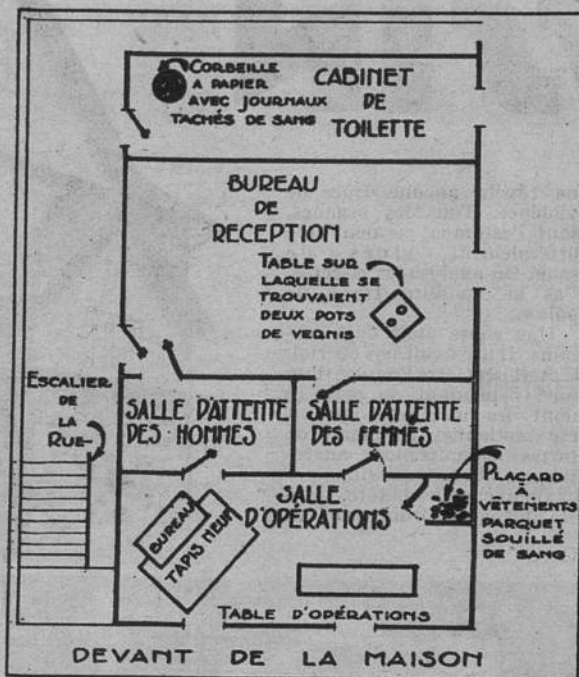
Marshall ne se coupait pas dans ses réponses...

Ce « cuisinage » dura quatre heures, quatre heures interminables!... Le docteur se tortillait sur sa chaise. Ses traits étaient tirés. Il mâchonnait cigare après cigare, faisant face à tout le monde, car maintenant tout le monde l'interrogeait! Les questions partaient de droite, de gauche, devant, derrière, et la lutte était inégale entre un homme harassé, contre cinq ou six hommes dont chacun avait le temps de préparer ses questions insidieuses.

Marshall, comme un sanglier attaqué par des chiens, faisait front à chacun, tour à tour.

Il était plus de dix heures du soir — l'« entretien » avait commencé à six heures! — lorsque la pièce, opaque de fumée, fut rouverte, et les hommes en sortirent.

Des automobiles attendaient en bas. Tout le monde monta en voiture. Aux côtés du docteur — chose significative, — il y avait un détective et un soldat en uniforme. Ce n'était déjà



Le plan de l'appartement du docteur Marshall.

plus un simple témoin... On commençait à l'inculper.

A la porte de l'immeuble où se trouvait le cabinet de travail du docteur attendaient encore d'autres détectives. Ce fut une véritable petite armée qui monta derrière Marshall et qui entra au second étage, dans cet appartement de cinq pièces qui composait ses locaux professionnels, à savoir : une salle d'opérations, deux salons d'attente, un cabinet de consultations, et une pièce servant de cabinet de toilette.

La première chose qui frappa les policiers fut le fait que le parquet de la salle d'opérations et d'un placard à vêtements avait été fraîchement verni. On constata également que cette porte — porte blanche — portait sur sa face intérieure des taches brunes ressemblant beaucoup à des taches de sang que l'on aurait essayé d'effacer. Le détective Belshaw demanda :

— Marshall! Que sont ces taches?

— Du sang!

— Du sang? Vous l'avez vu? Et vous n'en êtes pas autrement ému?

— Il n'y a vraiment pas de quoi! J'ai organisé une petite fête chez moi, il y a quelque temps. L'un des invités avait « exagéré » et... j'ai dû le calmer. Un coup de poing sur le nez! Il a saigné comme un porc!... Son sang a jailli un peu partout... Ici, là, ailleurs... J'avais essayé de laver cette porte, du reste cela se voit...

Il se tut. Les détectives cherchaient toujours. L'un d'eux poussa une exclamation étouffée. Dans une corbeille à papier, il y avait des fragments de journaux souillés de sang. La date?... La même que celle des journaux ayant servi à envelopper le torse de la malheureuse. Le même jour, le même mois, la même année!...

En grattant le parquet avec précaution, on retrouva sous la couche fraîche de vernis des taches sombres, taches de sang, en de nombreux endroits.

Il était deux heures du matin. Personne n'avait encore



Un groupe de journalistes attendant avec fièvre le résultat de la perquisition chez le docteur Marshall.

pris une minute de repos depuis le dimanche soir. Mais il s'agissait bien de repos!

Les autos ronflèrent à nouveau et se dirigèrent vers le bureau du chef détective Taylor, à Media. Après un court conciliabule, les détectives décidèrent de mener l'accusé... à la Morgue!...

Dans une pièce très éclairée, contrastant avec l'obscurité qui enveloppait les alentours, sur une table, gisait ce qui avait été jadis une jeune femme si belle... Un drap blanc recouvrait les affreux débris.

Un des policiers, Hannum, d'un geste rapide, que personne ne prévoyait, tira le drap, et les restes de Anna May Dietrich apparurent dans toute leur horreur.

Détail dantesque : on avait tant bien que mal recousu ensemble le torse et les jambes pour essayer de leur donner une apparence humaine, mais la vision n'en était que plus épouvantable.

Le silence fut rompu par une voix qui fit frissonner l'accusé :

— Marshall, disait Hannum, Marshall!... Voici Anna May Dietrich!... Regardez-la... Regardez ce qu'elle est devenue!...

Marshall, qui aurait tout donné pour éviter de regarder, obéit. Il leva les yeux jusque-là obstinément fixés vers le sol et fixa sans répondre l'amas de chairs meurtries.

Quelqu'un jeta un coup d'œil à sa montre... Trois heures du matin. Quelle description de roman, aussi sinistre fût-elle, aurait pu supporter la moindre comparaison avec toute l'horreur de cette scène, vécue, autour des restes d'un cadavre!... Ces policiers cherchant à arracher la vérité à celui en qui ils soupçonnaient le coupable, et cet homme défendant son honneur, sa vie, jurant avec la plus grande énergie, celle du désespoir, qu'il n'avait pas tué!

— Si nous retournions au bureau? suggéra quelqu'un.

Une fois de plus, les hommes roulèrent à travers les rues désertes.

Et le bombardement de questions recommença. Marshall sentait la tête lui tourner peu à peu. Il s'affaissait sur sa chaise de temps à autre. Brutalement les policiers le redressaient.

Puis il y eut changement de tactique. Les policiers, sur un signe du chef, venaient de sortir. Marshall demeura avec Taylor en tête à tête. Taylor était aussi fatigué que Marshall. Mais il voulait, à tout prix, connaître la vérité. Et, d'instinct, il adopta la seule conduite à suivre en un pareil cas. Il ne dit pas un mot. Il laissa Marshall s'agiter sur sa chaise et parut s'intéresser à tout autre chose. Ensuite, ses regards revinrent vers l'accusé et se fixèrent dans les siens.

Alors les nerfs de Marshall cédèrent comme des cordes à violon trop tendues, et l'homme s'effondra en sanglots sur l'épaule du détective :

— Oh, oh!... Monsieur Taylor... Pardon!... C'est moi qui l'ai coupée... J'avoue... Mais je ne l'ai pas tuée!... Non, non! Je ne l'ai pas tuée!...

Tout contre la porte, une oreille collée au panneau de bois, un sténographe prenait fébrilement notes sur notes.

— J'ai trouvé May le mardi soir, un peu avant 6 h., dans un petit restaurant à deux pas de mon cabinet. Elle se plaignait de son état de santé : « Décidément, cela ne va pas! » dit-elle. « Montez donc chez moi, répondez-moi. Vous vous allongez quelques instants : je dîne et je remonte vous rejoindre. Je verrai ce que vous avez. Je vous soignerai... » La porte de l'appartement était restée ouverte.

Elle put donc entrer sans difficulté. Je ne sais pas ce qu'elle y fit, car lorsque je rentrai moi-même après avoir dîné je ne la trouvai pas tout de suite.

Sur une chaise, il y avait quelques paquets. Des emplettes, sans doute. Je pensai qu'elle était dans la pièce voisine. Je m'assis et j'attendis. Au bout d'un quart d'heure, je devins impatient. Puis inquiet. Je craignis qu'il lui fût arrivé quelque chose et je commençai à la chercher. Je frappai à la porte. Pas de réponse. Je frappai à nouveau. Silence. Alors je forçai la serrure, et... et... je trouvai May étendue de tout son long sur le sol.

Une fiole de poison, vidée de son contenu, avait roulé près d'elle. Je soulevai le corps. Je transportai la malheureuse dans une autre pièce. Je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour la rappeler à la vie. Peine perdue!... Le poison avait déjà fait son œuvre. Elle était morte. Je crus devenir fou... Le désarroi le plus complet dans mon cerveau... Que faire? Que dire?... Le corps médical m'accuserait d'avoir causé une mort par imprudence, que sais-je?... Avertir la police? J'allais être immédiatement soupçonné!

Et puis l'horrible scandale! Ma femme!... Ma fille!... Je rentrai chez moi. Le cadavre passa la nuit dans mon cabinet de travail. Je ne pus dormir... Mais je dissimulai de mon mieux mes tourments à ma femme. Le mercredi matin, vers 8 h. 30, j'étais de retour à la ville.

Je commençai à couper le corps. Quelle besogne! J'enpaquetai les jambes, j'enpaquetai le torse et, me dissimulant pour passer à travers une allée discrète, je réussis à atteindre mon auto sans avoir été vu. Nous étions au mercredi après-midi. Je posai les deux colis sur le plancher arrière de ma voiture.

Je roulai longtemps, longtemps... Je parvins à un endroit qui me parut assez isolé, et là je me débarrassai de mes sanglants fardeaux. Alors, seulement, me traversa le souvenir : la tête!... J'avais oublié la tête dans mon bureau!... Mon Dieu!... Si quelqu'un allait la trouver pendant mon absence!... Je revins comme un fou, m'emparai de ce nouveau paquet et repartis dans la direction de mon cottage. C'est pourquoi la tête fut trouvée si près de mon domicile. Et je croyais l'avoir si bien cachée dans cette cavité, sous la traverse de chemin de fer.

Il me restait encore les paquets contenant les achats de M^{lle} Dietrich. Je les brûlai. Plus tard, je brûlai également le morceau de tapis taché de sang et dissimulai les autres morceaux dans ma cave.

Mais je ne l'ai pas tuée, monsieur Taylor! Je ne l'ai pas tuée!... Elle était morte, morte, vous dis-je, quand je commençai à lui couper les membres, et la seule cause de sa mort est ce poison qu'elle avait absorbé avant mon arrivée...

Taylor interrompit ce long exposé :

— En ce cas, où est ce flacon, Marshall?...

— Vous pensez bien que je l'ai jeté dans la boîte aux ordures...

Taylor ne dit plus rien. Il considéra l'homme qui n'était plus qu'un enfant pleurant à chaudes

(Voir la suite page 11.)

LES PETITES HISTOIRES DU COMMISSAIRE



Apologie du passage à tabac

Le Dantec était morose ce soir-là. Troc, ayant tenté, suivant son habitude, de lui arracher une histoire, il répondit d'un ton bougon :

— Je n'ai pas l'esprit à plaisanter. Amusez-vous sans moi.

— Pardieu ! fit Troc, il n'est pas obligatoire que ton histoire soit gaie, il nous suffit qu'elle soit intéressante.

— Non, vraiment, répondit Le Dantec, il ne me vient à l'esprit, ce soir, que des souvenirs mélancoliques.

— Ils nous intéresseraient peut-être.

— J'en doute.

— Sois à ton gré amer ou paradoxal, et conte-nous, au lieu d'une histoire joyeuse, quelque horreur qui nous fasse frémir.

— Ce n'est pas mon genre. Enfin, puisque vous voulez absolument me faire parler, je vais vous conter une histoire qui pourrait s'intituler : « Apologie du passage à tabac ».

Il y eut des ah ! et des oh ! puis Troc, résumant l'opinion générale, affirma :

— Je ne te vois vraiment pas dans le rôle de tortionnaire.

— Pourtant, dit Le Dantec, c'est bien moi-même, et pas un autre, que je mets en scène dans l'histoire que je vais vous conter.

— C'était à mes débuts dans l'administration. J'occupais le poste de secrétaire dans un très important commissariat d'une grande ville ouvrière de la périphérie. La besogne ne manquait pas. Je « grattais » des procès-verbaux du matin au soir : vols, rixes, attaques nocturnes, morts violentes, suicides, accidents, se succédaient sans discontinuer dans cette usine à noircir du papier. J'en devenais enrégé, parce que ma besogne ne me laissait pas le loisir de penser. On défilait dans mon bureau comme sur l'écran d'un cinéma.

LE DOCTEUR ASSASSIN

(Suite de la page 10.)

larmes. Marshall était absolument trempé de sueur. Une sueur froide. Ses cheveux pendaient sur ses yeux. Où était l'élégant docteur David Marshall?...

Dans la prison communale de Delaware, la porte d'une cellule se referma sur le docteur accusé d'assassinat. L'affaire était-elle terminée? Pas encore.

Le chef détective Taylor ne croyait pas que Marshall eût dit toute la vérité.

Il y eut force échange de télégrammes entre Philadelphie et Media.

Au cours de l'après-midi, un gardien vint réveiller Marshall qui dormait comme une brute, depuis plus de dix heures.

Cette fois, on mena le prisonnier chez l'atorney Charles Edwin Fox, qui recommença l'interrogatoire sous une autre forme. Il s'agissait de savoir si, oui ou non, Marshall avait assassiné Anna May Dietrich.

L'accusé venait à peine de terminer son exposé, à savoir qu'il avait trouvé un cadavre, quand la porte du bureau s'ouvrit, et une femme très pâle apparut sur le seuil, soutenue par un détective.

Marshall, les yeux exorbités, reconnut M^{lle} Schuhl, la sœur de la victime.

Au même moment, l'atorney pointa du doigt vers l'apparition et articula d'une voix dramatique :

J'étais obligé de bousculer les affaires auxquelles je prenais intérêt, et de liquider en vitesse des gens que j'aurais voulu considérer longtemps. D'autres attendaient à la porte.

Un soir, vers dix-huit heures, alors que j'achevais de traiter une grave affaire de coups et blessures, j'entendis un grand bruit à l'extérieur. Je prêtai l'oreille. Des vociférations me parvenaient, dominées par l'organe puissant du brigadier de service, qui hurlait :

— N... de D... ! c'est un peu fort ! Qu'est-ce qui m'a fichu une brute pareille !

La porte de l'extérieur s'ouvrit avec violence et un flot humain fit irruption dans la salle du public, en même temps que s'élevait un concert de vociférations. Je perçus :

— Salaud ! tu n'as pas honte ? Tu mériterais qu'on te casse la gueule.

— Puis la voix suraiguë d'une femme cria :

— C'est t'honteux ! C'est vraiment t'honteux ! Crapule ! Ah ! si tu avais affaire à moi !

Je n'eus pas le loisir de faire d'autres remarques, ni d'autres réflexions, car déjà on introduisait dans mon cabinet l'individu cause de tout ce tumulte.

C'était un grand gaillard bâti en hercule, dont le visage et les mains étaient noirs de charbon. Derrière lui, soutenue par un agent, une femme, si petite et si menue qu'elle semblait une ombre, entra à son tour. Un œil était fermé dans son visage tuméfié.

— Eh bien, dis-je d'un ton assez rogue, qu'y a-t-il ?

— Il y a, dit le brigadier, que nous avons dû intervenir pour arracher la malheureuse femme qui est là des mains de la brute que voici. Il paraît qu'ils sont mariés. Ils ont trois ou quatre gosses. Lui boit tout. Il nourrit la femme et la nichée à coups de trique. Voyez un peu comme il a arrangé la malheureuse, parce qu'elle lui demandait du pain pour ses enfants. Bien qu'il gagne près de vingt francs par jour, comme débardeur, il ne donne que vingt sous à sa femme pour entretenir la maisonnée, et encore pas toujours. Ah ! c'est un beau citoyen !

Je considérai le gaillard. Il avait une grosse tête ronde, une mâchoire carrée, un nez trapu et un front bas. C'était le vrai type de la brute. Il me regardait, lui, d'un air presque goguenard.

Je commençai par inviter le brigadier à faire évacuer le poste. Cette opération terminée, je m'occupai de mon client. Je lui dis sobrement :

— Vous êtes un triste sire. N'avez-vous pas honte de mettre dans un tel état une pauvre femme sans défense ?

— Il me regarda bien en face et répondit :

— C'est ma femme, j'en fais ce que je veux.

— Ce n'est pas mon avis. Vous n'avez pas le droit de frapper.

— Peut-être bien ! Je le prends.

— Vous saurez ce qu'il vous en coûtera.

— Elle a son compte. Ça lui apprendra à me chercher. Personne ne peut m'empêcher de la rosser si cela me fait plaisir.

— Marshall !... Voici la femme qui va vous envoyer à la chaise électrique !

Une vision d'épouvante atterra l'homme :

— J'ai menti !... J'ai menti !... supplia-t-il. Pardon !... Je vais raconter la vérité, toute la vérité !... Oui, je l'ai tuée !... Je l'ai tuée dans un éclair de folle passion... Je la connaissais depuis huit ans... Elle avait vingt-deux ans seulement... Elle ne me savait pas marié... plus tard, elle découvrit que j'avais une femme et un enfant, et... et...

Peu à peu le récit se précisa :

— Elle me harcelait pour de l'argent... Toujours de l'argent... Je lui en donnai tant que cela fut possible... Puis nous devînmes intimes, très intimes. Cela se passait le soir dans mon bureau. Personne ne se doutait de rien. Puis elle eut envie d'aller dans les cabarets de nuit. Elle voulait connaître la grande vie. Elle commença à apprendre la danse. J'eus beau la supplier, lui expliquer que je ne pouvais pas... Ma carrière de docteur, ma situation d'homme marié et aussi mes ressources financières, tout m'interdisait cela... Mais elle insistait sans aucune pitié.

— Cela devait mal finir. Le mardi soir, nous primes rendez-vous pour mettre la question au point, une fois pour toutes. Je lui dis qu'il valait mieux cesser de nous voir, dans notre intérêt mutuel.

— All right ! répondit-elle. Mais je sais alors ce qu'il me reste à faire ! Ainsi tu m'as trompée ! Tu m'as fait croire que tu étais célibataire?... Et maintenant tu me parles de ta femme et de ta fille?... Je m'en vais de ce pas conter partout ce qui s'est passé et révéler l'homme que tu es !... Comment voulez-vous que j'entendisse cela sans bondir ? Une colère froide m'envahit et je fis tous mes efforts pour ne pas me laisser aller à un acte regrettable... Hélas !... Tout ce que je tentai échoua sans rémission... La douceur, la prière, les larmes même. Elle ne voulut rien entendre. Alors, un instinct de brute gronda en moi, et je levai la main... Je la frappai... Un coup de poing. Un autre... Je me jetai de nouveau à ses genoux. Je lui demandai encore une fois pardon.

— Je veux connaître la « grande vie » pendant que je suis jeune et belle !... me disait-elle obstinément, en guise de réponse.

— J'étais absolument à bout... Quand je lus dans ses yeux que rien ne la ferait changer de décision, je vis rouge ! Mes mains se placèrent d'elles-mêmes autour de son cou, et je serrai...

— Je lui enfonçai un de ses mouchoirs dans la gorge... J'étais enrégé !...

— Et puis... et puis... elle tomba lourdement... Elle était morte... J'étais devenu un assassin.

Cette fois, l'aveu était définitif. L'assassin de Anna May Dietrich se trouvait entre les mains de la justice.

Le verdict fut le suivant :

— Marshall est coupable d'avoir prémédité son crime. Le dépeçage ne fut pas, par contre, prémédité. Assassinat au second degré. De dix à vingt ans de cellule... Marshall eut un sourire contraint. Il avait échappé à la chaise électrique. Il purge sa peine dans le Eastern State Penitentiary (Maison d'arrêt de l'État de l'Est) de Philadelphie. Quant à sa femme ; elle a obtenu le divorce...

Traduit et adapté de l'Anglais par HENRY MUSNIK

LA COLLECTION "Les Grands Romans Filmés"

PUBLIE

Le Défenseur

GRAND ROMAN
DRAMATIQUE et POLICIER

PAR

F.-J. JANIN

D'APRÈS LE FILM

Jacques HAÏK

INTERPRÉTÉ PAR

Louise LAGRANGE

ET

MAXUDIAN

10 000 lignes de texte

Nombreuses photos du film

TIRAGE DE LUXE

En vente partout : 3^{fr.} 50

Envoi franco contre la somme de 3 fr. 50 pour la France (Étranger, 4 fr.), adressée à l'Administration de MON CINÉ, 43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e). (Aucun envoi contre remboursement.)

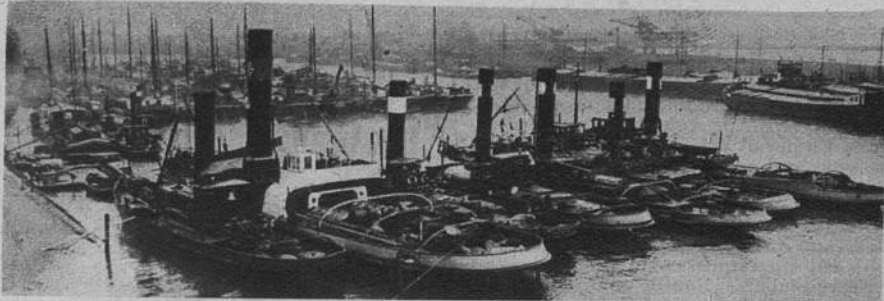
VOTRE AVENIR dévoilé par vous-même

grâce à l'appareil scientifique SANDJA-BOARD

Répond à toutes les questions
Tout ce que vous désirez savoir
Une des plus frappantes
manifestations d'occultisme

à la portée de tous. Les médiums peuvent aussi obtenir des communications avec plus de facilité que la table tournante. Modèle luxe 45 fr., grand luxe 60 fr. (50 cm. x 35 cm.)

ÉCRIRE AVEC 20 FR. ou mandat pour modèle échantillon à SANDJA-BOARD, 210, rue de la Victoire, BRUXELLES (Belg.) Ad. à 1 fr. 50.



La grève de la Ruhr (voir Bloc-notes) a complètement arrêté la navigation sur le Rhin. On en jugera par cette photo prise ces jours-ci. (Wide World.)

D'une semaine à l'autre

FOLIE SANGLANTE. — Il n'y a pas plus dangereux qu'un fou se croyant persécuté. En proie à la terrible obsession, il n'a de trêve que dans la mort, la sienne ou celle de ses imaginaires tortionnaires. C'est ainsi qu'après avoir été internée à l'asile lillois d'Esquernes, M^{me} Leplat, femme d'un médecin de Ham, réussissait à recouvrer sa liberté et, immédiatement, jurait de se venger de ceux qui l'avaient tenue enfermée. Un collègue de son mari, le Dr Raviart, médecin-chef de la clinique où elle avait été soignée, devait être la victime expiatoire. Ayant demandé une consultation, sous un nom d'emprunt, la démente fut introduite dans le bureau du docteur, et, sans mot dire, blessa grièvement le médecin de cinq balles de revolver.

— J'étais à bout de patience, a déclaré la meurtrière. Il n'y a pas de justice.

En attendant de reprendre sa place dans le cabanon, M^{me} Leplat a été placée en cellule. Elle n'a pas gagné au change.

LES 18 CLOUS. — Près d'une meule, couché sur le ventre, la tête plaquée contre le sol, une cigarette collée aux lèvres, on trouvait l'autre soir M. Eugène Delafolie, un cultivateur d'Espargny, tué d'un coup de fusil en plein dos. Après du cadavre, des empreintes de pas, la trace de souliers portant 18 clous.

Ces marques de ferrures correspondaient fort exactement à celles des chaussures d'un journalier braconnier, Eugène Lelong, vivant en mauvais termes avec la victime. Arrêté, Lelong commença par nier, puis, trahi par ses souliers, tenta de se suicider et, finalement, avoua.

LA VIE JOYEUSE. — Jean Kervie-dic, un gamin de 16 ans, avait mené jusqu'à ces derniers mois une existence assez agitée. Paraissant s'être amendé, ses parents, heureux de cette transformation, le firent entrer dans une banque de Saint-Germain-en-Laye. Le choix n'était pas fameux, car les mauvais instincts du gamin n'allaient pas tarder à se réveiller. Il ne faut jamais tenter le diable ! Et le diable, en l'occurrence Jean Kervie-dic, disparut un beau matin avec 20 000 francs.

A Paris, il fit peau neuve et mena joyeuse vie, en compagnie de jeunes femmes aux dents longues qui eurent vite fait de croquer le magot. En quarante-huit heures, l'employé infidèle vit disparaître un à un les billets bleus et, sans un sou vaillant, ne put régler un chauffeur de taxi. On l'arrêta. « Et allez-donc ! » continuent de dire les petites femmes de chez Maxim's qui ne conserveront même pas le souvenir de ce jeune client de deux nuits.

VIOLENTEE ET BRULÉE VIVE. — Parmi les métiers dangereux, celui de chauffeur de taxi occupe, sans conteste, une des premières places. Les conducteurs assassinés forment un total impressionnant, et les agressions deviennent de plus en plus fréquentes.

Une jeune Anglaise, miss Evelyn Forster, employée comme chauffeur par son père, propriétaire d'un garage à Otterburn (Northumberland), vient d'être assassinée dans des circonstances qui dépassent en horreur ce que nous avons coutume d'enregistrer en France. Un client que la jeune fille avait chargé, après l'avoir priée d'arrêter, se jeta sur elle pour lui faire subir d'odieux outrages. Comme miss Forster résistait, le satyre l'assomma d'un coup de matraque. Puis l'ignoble individu arrosa la voiture d'essence, alluma, mit le taxi en marche et le dirigea vers un fossé dans lequel il vint s'écraser, en flammes. Quelques heures plus tard, des automobilistes attirés par la fumée retirèrent du brasier miss Evelyn Forster, qui, avant de mourir, put faire le récit de l'agression dont elle avait été victime.

MESSIEURS LES CAMBRIOLEURS. — Contrairement à ce que dit la chanson, le métier de cambrioleur n'a plus rien de « chouette ». Les gros coups deviennent rares et les arrestations de plus en plus fréquentes. C'est ainsi que la semaine dernière la police judiciaire mettait à l'ombre un trio spécialisé dans le cambriolage des bijouteries. De son côté, la bri-

gade mobile mettait fin aux exploits d'une sinistre bande de malfaiteurs qui opéraient dans les villas de la banlieue parisienne.

LE REMORDS. — En novembre 1929, une jeune Italienne, M^{me} Musi, lasse des fugues de son mari, décidait de se suicider avec ses deux enfants. Les petits seuls moururent, la désespérée survécut et le 9 octobre dernier était acquittée par les Assises de la Seine. Elle regagna le logement triste et froid, dans lequel ne retentissaient plus les cris joyeux des petits êtres disparus.

Pendant trois mois, la mère éplorée lutta contre les remords qui l'envahissaient, puis, comme la première fois, elle ouvrit le robinet à gaz. Et la mort, compatissante cette fois, fit son œuvre.

ÉTRANGE DESTINÉE. — Étrange destinée que celle de Jean-Baptiste Moy, garçon de bonne famille, qui connut la fortune et vient d'être sauvagement assassiné dans un chantier d'Issy-les-Moulineaux, où il était veilleur de nuit.

Au cours d'une existence aventureuse, mais toujours honnête, il avait dilapidé ses deniers et réduit constamment un peu plus son train de vie, vendant, au fur et à mesure, ses bijoux, souvenirs des jours heureux. A bout de ressources, il alla coucher sous les ponts, et c'est alors, en septembre dernier, qu'il fit connaissance avec la police. Arrêté pour vagabondage, il fut relâché presque aussitôt, mais ne voulut plus retourner au dépôt et s'engagea comme veilleur de nuit.

Il avait bon cœur, il avait pitié des pauvres clochards, ses frères, et, bien souvent, il les tolérait dans le chantier dont il avait la garde, il les laissait prendre une « chaude » auprès du brasseur. L'ayant appris, ses patrons le renvoyèrent. Il entra alors au service d'une autre entreprise, pour quelques heures seulement. Ingratitude humaine, ceux envers qui il se montrait si obligeant devaient le tuer. Au cours de sa première nuit de garde, des voleurs de matériaux lui fendaient le crâne à coups de hachette.

Et des mains, rougies de son sang, fouillèrent ses hardes pour voler les quelques francs contenus dans ses poches. Lui qui les aurait donnés de bon cœur ; lui qui n'attachait aucune valeur à l'argent et qui, gazé de guerre, refusait obstinément la pension à laquelle il avait droit.

ON ARRÊTE. — L'auteur du double crime de Bébonne a été arrêté. C'est comme par hasard un étranger, un Italien du nom de Passera. L'assassin qui venait de s'établir à son compte avait de pressants besoins d'argent. Pour s'en procurer, il alla cambrioler la maison de M^{me} Udar. Surpris, il frappa avec une sauvagerie inouïe la pauvre femme et son fils, un jeune homme de quinze ans.

La police belge fait preuve d'autant d'activité que la française. Après une laborieuse enquête, elle vient d'arrêter trois jeunes bandits qui terrorisaient les commerçants bruxellois et qui, en l'espace de trois semaines, commirent huit assassinats.

JEAN CARON.



De gauche à droite : Raymond Bournaud, Marius Bosquet, deux des cambrioleurs arrêtés ces jours derniers, et Marie Wilmet, maîtresse de Bosquet, leur complice.

On accuse, on plaide, on juge...

Autour d'un Murillo.

Un beau matin de l'hiver dernier, le Rochambeau, retour d'Amérique, venait d'entrer au port du Havre ; quelques instants après, un voyageur, M. Fernand Laffitte se présentait au commissariat et déclarait que trois tableaux qu'il rapportait de New-York avaient disparu : il s'agissait d'un Murillo représentant la sortie d'une église et de deux Tintorets représentant des personnages du XVI^e siècle.

Deux heures après cette déposition, M. Fernand Laffitte était arrêté. Que s'était-il donc passé ? qu'était ce voyageur bizarre ? et comment le Murillo et les Tintorets appartenant aux Habsbourg se trouvaient-ils entre ses mains ? Fernand Laffitte est né à Saint-Cirq en 1879, il est fils de modestes ouvriers et, après des études rudimentaires, il exerce des professions aussi nombreuses que diverses.

Il est d'abord hercule de place publique à Paris : ceinturé d'une peau de léopard, il manie les haltères avec dextérité, puis il devient barman à Londres, trappeur ensuite et cow-boy en Amérique.

Il revient en France où il est réformé pour déséquilibre mental ; en 1916, un soir, dans un dancing, il rencontre M^{me} Louise Chardonnet ; celle-ci est une jolie femme blonde, élégante, parée de somptueux bijoux qu'elle tient des libéralités de son ami : le prince Antoine d'Orléans, qui, d'ailleurs, ne voit aucun inconvénient au mariage de sa belle protégée avec Fernand Laffitte : lequel, de son côté, ne songe pas un instant à briser la liaison de sa femme... on est moderne ou on ne l'est pas, et Fernand Laffitte l'est au delà de toute expression.

Cette aimable vie dure quelques années, et puis l'amour s'envole, comme dit la chanson ; Louise Chardonnet veut divorcer ; les époux divorcent donc et Fernand Laffitte s'embarque pour l'Amérique, emportant un Murillo et deux Tintorets, offerts jadis par la maison d'Autriche à la famille d'Orléans et donnés par le duc de Montpensier au prince Antoine d'Orléans qui en fit don à M^{me} Chardonnet...

Ici, l'histoire des tableaux devient obscure, la femme en revendique la propriété, le mari prétend qu'ils entrent dans sa part de communauté et veut les vendre à une galerie de New-York.

La vente n'a pas lieu : Fernand Laffitte ramène le Murillo et les Tintorets au Havre, où, dès son arrivée, il porte plainte : les caisses contenant les toiles ont disparu. Mais la police intervient et Laffitte est arrêté, on l'accuse d'avoir simulé un vol de tableaux assurés pour deux millions et demi et d'avoir voulu pratiquer le coup classique de « escroquerie à l'assurance » ; l'ex-mari de la belle Louise Chardonnet proteste de son innocence ; néanmoins, le tribunal correctionnel de la Seine l'a, l'hiver dernier, condamné à quatre ans de prison.

Sur appel — il fut mis en liberté provisoire entre temps, — Fernand Laffitte comparaitra le 20 janvier prochain devant la cour, en attendant une décision définitive de cette mystérieuse histoire, le Murillo et les Tintorets qui ornent les palais des Habsbourg restent au greffe.

La guerre des deux « perles ».

La perle « fine » a sa fierté, elle ne veut pas être confondue avec la perle de « culture », aussi la première poursuit-elle la seconde, ou plus exactement, la Chambre syndicale des négociants en perles fines et la Chambre syndicale de la bijouterie, de l'orfèvrerie et de la joaillerie se dressent contre la constitution d'une Chambre syndicale de la perle « fine » de culture : ce mot « fine » aux yeux des chambres demanderesse est synonyme de « vraie » et ne doit, de ce fait, être appliqué qu'à la perle d'Orient.

La Chambre syndicale de la perle « fine » de culture ne s'incline pas, arguant que par deux fois la cour d'Appel et la cour de Cassation ont déclaré que la différence des deux perles était simplement que l'une était spontanée et l'autre provoquée. On continue donc à plaider à la première chambre du tribunal sur les deux perles : M^e Pierre Masse soutient la perle fine d'Orient et

M^{es} de Saint-Aubain et Lévy Ulmann la perle de culture.

La gazette du franc.

M^{me} Marthe Hanau est victime du mal du moment : elle a la grippe, le substitut Bruzin de même, celui-ci a été remplacé au siège du ministère public par le substitut Fontaine.

Mais « la Présidente », elle, est impossible à remplacer... aussi a-t-on renvoyé les auditions de témoins et la suite de l'audience à la semaine prochaine.

Assassinat politique.

Parmery Tchanoukweze qui, le 7 décembre dernier, assassina M. Louis Ramichvili, ancien président du Conseil de Géorgie, a été dernièrement interrogé par M. Comfani, juge d'instruction, qui a insisté pour connaître les motifs du crime.

« La politique de cet homme ne me convenait pas ! a déclaré le meurtrier qui, emphatique, a ajouté :

« Je voulais sauver mon pays !... »

Quand une femme se venge...

M. Marius Louis est un brave agriculteur lyonnais qui, un beau jour dernier, quitta sa bonne ville pour venir à Paris acheter quelques bœufs, le portefeuille bien garni. L'agriculteur pensa que la solitude est triste chose et qu'une jolie fille est une aimable compagne de voyage.



M. de Bussière compromis dans la nouvelle affaire de spéculation de la Martinique et inculpé (deuxième à partir de la gauche) s'entretient au Palais de justice avec ses avocats. (Rap.)

aussi emmena-t-il une petite amie blonde et printanière.

Seulement... l'épouse légitime veillait : elle ne songea pas au revolver, ni au vitriol, non, elle employa un moyen moins simple, mais plus machiavélique : elle fit croire à quelques voisins avec lesquels son mari était en affaires qu'il s'agissait, non d'un départ momentané, mais d'une fuite définitive, les créanciers firent déclarer le pauvre Marius en faillite, certains même portèrent plainte en banqueroute frauduleuse.

A Paris, le Lyonnais effectuait tranquillement ses achats, et sa stupéfaction fut grande quand on vint l'arrêter et qu'il dut faire son entrée dans la ville de Jean sans Peur entre deux gendarmes. Devant le juge d'instruction, créanciers et inculpé s'expliquèrent, à la demande de M^e André Voirin, du barreau de Paris, et Vacher, de Dijon. L'agriculteur fut mis en liberté provisoire, après une conversation orageuse avec sa légitime épouse, et reprit avec celle-ci le chemin du domicile conjugal.

La petite amie blonde et délaissée, cause de cette tragi-comédie, resta seule, avec ses larmes.

Ces messieurs les protecteurs.

Maurice de Canonge et André Roanne eurent, un jour, la désagréable surprise de découvrir dans le *Populaire* leurs portraits avec cette légende : « Ces messieurs les protecteurs font une belotte ».

L'article qui encadrait cette image était un reportage sur Montmartre et sur « les gens du milieu », les photographies des deux vedettes de l'écran avaient été fournies par un studio et avaient servi à illustrer l'article.

Maurice de Canonge et André Roanne, peu soucieux d'être pris pour des « protecteurs », avaient assigné le *Populaire* en dommages-intérêts, mais à l'audience de la 12^e Chambre, où l'affaire vient d'être appelée, M^{es} Adrien Oudin et Biscarre ont accepté, pour leurs clients, une réconciliation, non devant le tribunal, mais autour d'une table ornée d'une savoureuse bouillabaisse.

Tout est bien qui finit bien.

SYLVIA RISSER.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Après avoir servi l'Angleterre, CZ-211 est désignée par la France pour une mission spéciale en Allemagne.

Arrivée à Mannheim, elle entre en contact avec son correspondant au moyen d'un stratagème convenu, mais les deux espions alliés sont surpris par une femme de chambre de leur hôtel qui est au service du contre-espionnage allemand. Wendel, l'allié de CZ-211, tue la femme de chambre et fuit en toute hâte. CZ-211 ne perd pas son sang-froid, et déclare au propriétaire de l'hôtel qu'elle se trouve dans une situation très embarrassante.

CHAPITRE IV (suite).

Et, sans savoir ce que je disais, je lui répondis avec une étonnante présence d'esprit :

— C'est vrai, monsieur !... Mais il y a de quoi ! Figurez-vous que je viens de m'apercevoir que j'ai perdu mon portefeuille avec tout ce qu'il contenait... Impossible de savoir ce que j'en ai fait. Je crains de l'avoir égaré dans la rue.

C'était la deuxième fois de ma carrière que j'étais sauvée par une inspiration providentielle.

Déjà à bord du navire qui m'emmenait hors de Turquie, la Providence m'avait pareillement guidée.

Mon interlocuteur parut embarrassé. Diable !... Une cliente qui perd son portefeuille, ce n'est pas drôle pour un hôtelier. Il suggéra tout de suite :

— Il ne vous reste qu'une solution, mademoiselle... C'est de vous adresser à la police.

Allez faire votre déclaration au Polizeibüro (commissariat).

— Merci... J'y vais de ce pas...

En cours de route, je me rendis compte que cette histoire de portefeuille égaré allait me servir encore mieux que je le pensais. La police?... Je savais ce qu'elle allait faire. Ce qu'elle fait toujours en pareils cas ! Elle n'aime pas les étrangers sans le sou, surtout en temps de guerre. Elle préfère les réexpédier d'où ils viennent.

Le commissaire, rébarbatif comme la plupart des fonctionnaires allemands, m'écouta d'un air renfrogné. Puis, brusquement, il demanda :

— D'abord... qui êtes-vous?... Vos noms, prénoms et qualités?...

Je lui tendis mon passeport. Il donna ordre à son scribe, qui était assis à un pupitre :

— Inscrivez !... Il dicta tout ce qu'il trouva sur ce document, y compris les notes en marge.

Je le considérais avec un effarement, mêlé de mépris et de rancune.

— Qu'avait-il besoin de tout ce fatras de formalités pour enregistrer ma déclaration ?

Il décrocha son appareil téléphonique :

— Allo?... Le Wetzehof? Oui?... Ici le Polizeibüro, j'ai une personne ici, une M^{lle} Chose qui se prétend votre locataire? Exact? Bon. Vous dites?... Elle a perdu son portefeuille ou on le lui a volé?... Volé? Qui dit cela?... Non, monsieur, je ne crois pas. Les femmes sont si étourdies !

Ce devait être un misogyne endurci, ce commissaire. Il continua de m'interroger sur toutes sortes de choses. Par deux fois, je le ramenai à mon sujet.

Il se fâcha tout rouge, la deuxième fois :

— Je sais ce que j'ai à faire ! Si vous continuez à m'interrompre avec cette impertinence je vous garderai ici, pour vous apprendre à réfléchir !

Je me tus. J'avais compris.

Il classa quelques paperasses, semblant jouir de mon impatience qui commençait à se manifester malgré moi. On eût dit qu'il cherchait un prétexte pour m'enfermer, cet infernal individu !...

Enfin, il parut revenir à mon affaire et hargneusement grogna :

— Montrez-moi votre sac à main !

Gros malin !... Il y avait belle lurette que mon portefeuille était enfoui dans ma ceinture tout contre ma peau !... Je lui tendis mon sac.

Il y plongea une patte considérable et malpropre. Il la retira, pleine d'objets hétéroclites. Vous devinez ce que peut contenir le sac d'une femme jeune et coquette ! Il y avait, entre autres, un bâton de rouge aux lèvres, une boîte à poudre, un porte-mine et un ticket de chemin de fer. Il examina ce bout de carton :

— Et ça? demanda-t-il avec arrogance.

— Ça?... Mais c'est mon billet de retour !... Vous ne voyez pas ?

Il le tourna et retourna. Puis l'approcha de ses yeux bovins, et myopes par surcroît :

— De retour pour où? Ah ! Je vois... Bâle... Vous venez de Bâle? Eh bien ! ma belle, si vous n'avez plus d'argent, vous n'avez rien à faire ici. Profitez de votre ticket ! Vous allez prendre vos cliques et vos claques, et y retourner... Vous avez justement un train dans quelques minutes ! Tâchez de le prendre et que je ne vous voie plus !

Si j'avais eu le temps, j'aurais chaleureusement remercié ce commissaire qui, sans s'en douter, me sauvait tout simplement la vie !...

Mon cœur accéléra son rythme... Je pris ma mine la plus contrite, et, n'insistant pas, je courus à la gare. Le train allait s'ébranler. Je m'y jetai avec joie...

Sans plus réfléchir, je me considérai comme hors de danger. Il y avait environ deux heures que je roulais, lorsque je pensai avec désarroi :

— Et mes bagages?... Ils sont restés à Mannheim !

Pas un mouchoir de rechange !...

Je commençai par me désoler. Quelle étourderie !

Mais en y réfléchissant, je constatai que j'avais agi pour le mieux.

Le départ subit de l'hôtel eût paru curieux... De la curiosité au soupçon il n'y a qu'un pas.



CZ-211

par une espionne de guerre

Dès qu'il fut seul avec moi, mon nouveau compagnon...

Tandis que de cette manière le directeur du Wetzehof-Hôtel attendrait paisiblement mon retour, puisque mes valises étaient encore dans ma chambre. Lorsqu'il constaterait ma disparition, il se perdrait en conjectures.

Allons... Dormons... Nous approchons de la frontière suisse. Encore quelques heures et je serais en pays neutre, définitivement sauvée.

J'aurais réussi ma première mission en pays ennemi. Et ma première mission pour la France !... Mes nerfs s'apaisaient. Je m'endormis tout doucement au balancement du train...

Ah ! l'horrible cauchemar !... A peine m'étais-je assoupie, que j'assistai à une scène affolante.

Je rêvai que le directeur de l'hôtel, ne voyant pas revenir sa femme de chambre, l'avait cherchée partout et finalement découverte, dans le cabinet de toilette de Wendel. Il avait aussitôt couru au commissariat de police. Les premières constatations, la chambre en désordre, les bandages péle-mêle sur le sol, la cuvette renversée au cours de ma lutte avec la femme de chambre, tout témoignait contre Wendel et moi...

— Et, comme un imbécile ! — s'était écrié, furieux, le commissaire, en donnant du poing sur la table, moi qui lui ai indiqué le premier train pour Bâle ! Vite !... Il faut télégraphier à la frontière !... Cette femme est certainement une espionne !... Il faut l'arrêter avant qu'elle ne soit passée en Suisse !

Un violent cabot, suivi de l'arrê du train m'éveilla, pantelante. Un homme venait de monter. Il portait l'uniforme de la compagnie de chemins de fer.

Dans mon affolement, je crus voir un agent de police. Il me regarda :

— Je suis perdue ! pensai-je, atterrée et toujours sous l'impression de mon rêve. Il vient m'arrêter... C'est fini !

— Madame, dit-il, il faut descendre... Le train ne va pas plus loin...

— Le train ne va pas plus loin? répétais-je machinalement sans comprendre.

— Bien sûr ! s'égaya-t-il. Vous avez trop dormi et vous n'êtes pas encore bien réveillée !... Vous devez descendre pour le visa des passeports...

Nous étions arrivées à la frontière !... Je quittai mon compartiment et pris la queue des voyageurs qui défilaient devant les douaniers.

Peu à peu me revenait la raison. Mais non, je n'étais pas encore perdue !... Je me recomposai une attitude. J'arrivai devant un officier de la Landsturm qui me réclama mes papiers. Il les examina soigneusement, puis, tout à coup, remarquant les annotations du diplomate de Schiffenstein :

— Il me semble que j'ai déjà vu cela... Mais vous êtes l'infirmière qui hier allait à Mannheim ! Déjà de retour ?... Vous n'êtes pas restée longtemps à votre hôpital !

— C'est vrai, Herr Offizier !... Le personnel était au complet... Je m'en retourne à Bâle...

— Hum ! Faites voir votre billet... Oui... en effet vous rentrez à Bâle... Mais dites donc... c'est un retour, ce ticket. Bizarre ça... Pourquoi aviez-vous pris un retour, alors que vous comptiez vous installer pour quelque temps ?

Pas de chance !... En effet, c'avait été une imprudence

sans exemple, et déjà, je me la reprochais. Mais, d'un autre côté, sans ce retour qui avait motivé l'attitude providentielle du commissaire de Mannheim, je n'aurais peut-être pas été là?... Toutes ces pensées se succédèrent en un éclair dans mon cerveau.

L'officier avait froncé les sourcils. Il fit signe à deux vigoureuses matrones, préparées à la fouille... En même temps, il se tourna vers moi :

— Vous allez passer dans une pièce avec ces deux personnes... Je pense que vous n'y voyez pas d'inconvénients, mademoiselle l'infirmière ?

— Pas du tout. Je comprends fort bien la nécessité de cette formalité.

Avec une étonnante dextérité, les deux femmes s'étaient emparées de mon sac à main, dont elles avaient décousu, en un tournemain, tous les compartiments de cuir. Puis ce fut le tour de mon chapeau. Recherches infructueuses, bien entendu.

— Déshabillez-vous ! commanda une femme.

— Que je me...? m'indignai-je.

— Oui... Schnell (vite) !...

Sans discuter, j'enlevai mes vêtements. Aussi bien, j'avais hâte d'en finir. Chaque minute qui s'écoulait rapprochait le moment où le télégraphe apporterait la nouvelle du meurtre.

Elles comptèrent un à un tous les points de ma robe et de mon linge. Elles enfoncèrent des épingles dans les ourlets. Elles firent tout ce qu'il était humainement possible de faire, pour découvrir quelque chose... Et tout le temps, ma bague

resta à mon doigt, sans qu'elles y prêtassent attention... Comme quoi les cachettes les plus en vue sont les plus sûres !

Les deux matrones échangeaient de hargneux propos. Je compris qu'elles étaient furieuses de leur déconvenue. C'est que les primes affectées en cas de trouvaille étaient assez coquettes.

Après avoir inspecté mes souliers, qu'elles amputèrent de leurs talons, elle me rendirent mes vêtements péle-mêle, et je me rhabillai en silence.

Pourvu que le train suisse fût encore en gare !

Il y était. Je passai devant l'officier qui, venant de recevoir le rapport négatif des deux fouilleuses, me lança un regard torve. Je lui répondis en le toisant du haut en bas avec dignité, et m'en fus à pas comptés vers un wagon, alors qu'intérieurement j'aurais voulu courir.

Le train n'allait partir que dans une heure. Naïve que j'étais d'avoir cru mon calvaire terminé !... Assise dans le coin le plus obscur, je me mis à compter, passionnément, les minutes.

J'étais aux aguets comme un animal traqué. Saurai-je dépendre avec fidélité la terreur qui m'envahissait au moindre bruit insolite ?

Chaque fois que j'entendais résonner un pas sur le quai, mon cœur battait la chamade. Je m'attendais à voir surgir la force armée — une escouade, baïonnette au canon, dont le chef me dirait avec un strident éclat de rire :

— Ha ! Ha !... Nous vous tenons !... C'est vous qui avez fait tuer la femme de chambre du Wetzehof-Hôtel, de Mannheim !...

La personnalité de ma victime devait fatalement dévoiler la mienne !

Ce train ne partirait donc jamais?... Allais-je subir le sort de mes sept prédécesseurs ?

Dire que la sécurité était là, à quelques tours de roue, et que chaque seconde de cette attente qui me consumait me rapprochait peut-être de la mort et de la fosse commune réservées aux espionnes !

Au loin sonna une horloge. Était-ce le quart, la demie, l'heure?... Je n'aurais su le dire. J'en éprouvais des nausées, comme si je m'étais penchée au-dessus d'un gouffre.

Clang ! Clang ! Clang !...

Je faillis crier de bonheur. C'était la cloche donnant le signal du départ... Enfin !...

CHAPITRE V

UNE AVENTURE DANS LE TRAIN. UN ALLIÉ INATTENDU ET PROVIDENTIEL.

La locomotive patina, s'ébroua comme un grand animal, et pouf ! pouf !... lançant des torrents de fumée, s'achemina vers sa destination.

La nuit était venue. Le train se trouvait dans l'obscurité la plus complète. Je me levai pour tourner le bouton donnant la lumière.

Que faisait cet homme immobile à la porte de mon compartiment, dans le couloir ?

Il tira brutalement la porte à glissière et vint s'asseoir en face de moi. Je le reconnus. Je l'avais déjà remarqué dans le train allemand et à la douane, où il s'était entretenu familièrement avec divers employés. C'était un Allemand, et il en portait bien la marque. Je l'examinai furtivement, dans le reflet de la vitre. Il avait un aspect brutal et grossier, des yeux vifs, fureteurs, dont je détestai tout de suite l'expression suspecte. Un homme qu'on n'aime pas à rencontrer seule, la nuit. Et encore moins à subir, comme compagnon de voyage, dans un train.

Je me jetai dans le coin opposé. Sentant son regard obstinément rivé sur moi, je me décidai à le braver. Aussitôt il me sourit. Un sourire ignoble, qui découvrit des dents cariées. Je haussai les épaules. Vous croyez que cela le découragea ?

— C'est bien ennuyeux, cette fouille, n'est-ce pas, mademoiselle ?...

— C'est à moi que vous vous adressez ? fis-je sèchement.

— Oui, ma jolie compagne de voyage !... Nous ne sommes que deux dans ce compartiment !

Il reprit, poursuivant son idée :

— N'est-ce pas que c'est bien ennuyeux d'être fouillée sans égards?... Mais par exemple, quel dommage que ce ne soit pas des hommes qui soient préposés à cette opération... Car, continua-t-il en s'animant, ce serait un véritable délice que de toucher à cette peau satinée!

Ses joues s'étaient violemment colorées. Un feu étrange brillait dans son regard. Il s'était rapproché et se trouvait maintenant en face de moi. On imagine aisément mon inquiétude et ma répulsion! Je cherchai du regard le signal d'alarme. Il comprit et ricana lourdement:

— Il est derrière moi... Pour l'atteindre, il faudrait que vous m'embrassiez, ma belle!...

J'avais compris les inavouables intentions de cet individu. Je criai, furieuse, écoeuvrée:

— Je vous défends de me toucher!...

Déjà, il était sur moi. Je le griffai, mais il tenait bon. Brusquement, il me lâcha pour faire face à un nouvel arrivant.

Je m'étais crue perdue en voyant surgir un autre homme que j'avais pris pour un complice. Mais je changeai aussitôt d'opinion, car mon agresseur avait roulé sur le sol, d'une bourrade solidement appliquée.

— Bandit! cria mon sauveur. Laisse cette femme en paix... Haut les mains!

Je pus mesurer l'instinct d'obéissance que tout Allemand porte ancré en soi. D'autant plus que cette injonction était appuyée par la menace d'un browning, que mon défenseur avait braqué sur mon ennemi.

En même temps, j'entendis:

— Les rideaux, mademoiselle! Tirez les rideaux que l'on ne puisse rien voir de l'extérieur...

Puis, quand j'eus fait le nécessaire, le nouvel arrivant me demanda avec douceur:

— Puis-je encore vous demander votre aide?... Voulez-vous fouiller ce mauvais sujet? Je suis persuadé qu'il doit être armé... Autant lui rogner les griffes tout de suite... Il doit cacher dans ses poches toutes sortes de choses, fort mauvaises pour la santé d'autrui... Par exemple, je vous recommanderai de ne point passer entre l'orifice de mon revolver et notre bonhomme... Il vaut mieux me laisser libre le champ de tir! ajouta-t-il en riant, sans cesser sa vigilante surveillance.

Je me mis à rire aussi. La situation s'était retournée d'un seul coup. Mon trop galant agresseur faisait piteuse mine.

Mais d'où me venait ce providentiel allié?

Était-il Allemand, lui aussi? Mon instinct me disait que non, quoiqu'il parlât la langue germanique sans aucun accent. Il était blond, de haute taille et avait les yeux bleus. Son teint était clair.

Un Anglais, peut-être?... Ou un neutre?... Hollandais ou Scandinave?... Bah! Je verrais bien!

Ce fut quelque peu gênant pour moi, de fouiller le prisonnier. Mais, en pensant à l'affront que j'avais moi-même subi à la douane, je perdis tout embarras. Il portait caché dans une poche secrète, cousue directement sous le gilet, un *Luger* de fort calibre.

— Là, me dit mon ami. Parfait... Gardez ce joujou. Ce vous sera un souvenir... Et aussi un cadeau, cadeau forcé, peut-être, mais fort utile... A présent, nous allons nous débarrasser de cette canaille, le plus vite possible!

— Vous n'allez pas me tuer? articula d'une voix tremblante le matamore de tout à l'heure.

— Te tuer?... Ma foi, à notre place, tu n'aurais pas hésité hein? Non... Je ne veux pas me salir les mains... Je vais t'expédier sur la voie... Nous allons juger de ta souplesse...

— Quoi? dis-je. Vous allez le jeter du train en marche?... Il sera écrasé!...

— Non, ma demoiselle... Nous gravissons une forte montée en ce moment... Vous ne vous rendez pas compte du ralentissement?

C'était vrai... Le train marchait à peine à vingt kilomètres à l'heure.

Mon sauveur se leva et donna un coup de pied à l'Allemand, en même temps qu'il le poussa vers la portière qu'il ouvrit toute grande.

— Allez, ouste!... saute, bonhomme!...

Mais le vent ramena le battant qui claqua violemment rejetant l'individu sur le parquet.

Alors, mon ami prit l'Allemand au collet, maintint

la portière ouverte, et d'un grand coup de pied, digne d'un footballeur, il l'expédia dans l'inconnu!

L'Allemand poussa un râle de terreur et disparut, happé par l'obscurité. Quand il fut seul avec moi, mon nouveau compagnon me déclara en souriant:

— Je sais, sinon exactement qui vous êtes, du moins pour qui vous travaillez... Ne craignez rien! ajouta-t-il vivement, en voyant mon air inquiet. Non ne craignez rien! Je suis là pour votre sécurité. Le bonhomme dont je viens de vous débarrasser est un policier. Oh! je le connais!... Et il me connaît aussi! Seulement, il me croit Suisse, alors que je suis Belge...

« Je m'appelle Prosper Flageot. J'opère en liaison avec l'ambassade française de Berne, c'est-à-dire que j'appartiens de loin à l'équipe du commandant Pondéry. J'avais appris hier votre passage en Suisse, en route vers Mannheim. J'étais à la frontière, prêt à vous aider si vous aviez eu la moindre difficulté. Vous êtes passée sans incidents. Tant mieux. Mais sachant que, tôt ou tard, vous deviez revenir, j'imaginai que vous ne vous éterniseriez pas chez l'ennemi, je m'étais arrangé pour venir chaque jour surveiller les sorties d'Allemagne, dans le même but.

« Je vous ai donc vu débarquer du train. Dissimulé dans la foule, j'ai vu également cet individu vous désigner d'un geste discret à l'officier de la Landsturm. Se doutait-il de ce que vous étiez?... Vous soupçonniez-il simplement?... Je ne sais... En tout cas, c'est à lui que vous êtes redevable de porter du linge froissé par des mains plus ou moins propres... A propos, et vos bagages?

— Je les ai abandonnés à Mannheim!

— Cas de force majeure, j'imagine?

— Oui... Je vous conterai tout, plus tard...

— Et... à la douane on ne vous a pas fait de réflexion à ce sujet? C'est assez surprenant qu'on ne se soit pas préoccupé de cela?

— Si fait. Les fouilleuses m'ont bien questionnée là-dessus. J'ai dit qu'ils m'avaient été volés et que c'était là une des raisons pour lesquelles je m'en retouruais si vite...

— Pas mal imaginé... Je reprends donc... Ce matin, quand j'appris que notre mouchard était parti en campagne, je soupçonnai que son activité avait quelque rapport avec la vôtre. Votre entrée en Allemagne avait sans doute suscité un surcroît de surveillance, et toutes les jeunes femmes d'apparence étrangère étaient repérées. Quand il vous désigna à la douane, je dus me contenter de ronger mon frein.

Je ne pouvais rien faire contre les autorités; je vous avoue que j'eus le cafard. En toute sincérité, je vous crus perdue. Mais quelle fut ma joie de vous voir remonter dans le train!... Je compris que votre document était trop habilement caché pour ces ânes... Je m'apprétais à venir vous tenir compagnie, quand ce butor est arrivé avant moi.

— Et maintenant qu'allons-nous faire?

— Maintenant, vous allez dormir un peu, mademoiselle. fit mon compagnon. Je veillerai.

— Nous allons ensemble jusqu'à Bâle?

— Ce serait dangereux... Notre bonhomme, s'il ne s'est pas rompu le cou — et je n'en serais pas étonné, car les canailles ont la vie chevillée au corps, — va alerter tous ses

acolytes. Vous n'ignorez pas que la Suisse est infestée d'espions allemands. Nous serions trop facilement repérés à la descente du train.

Je pensai à la mort du pauvre maître d'école. Je la contai à Flageot:

— Vous voyez bien! remarqua-t-il.

Je lui contai également mon aventure de Mannheim. Il écouta, attentif, et ne me dissimula pas son admiration quand j'eus terminé:

— Et vous dites que c'est votre toute première mission chez l'ennemi? Vous avez du cran!...

« Mais, d'autre part, c'est une raison de plus pour ne pas débarquer ouvertement... Vous pensez qu'à l'heure actuelle, tout Mannheim doit être sens dessus dessous. Votre tête a été certainement mise à prix!

— Que faire alors? m'alarmai-je.

Il sourit. C'était un gaillard qui savait tout prévoir. Un parfait organisateur.

— J'ai une auto qui m'attend dans un petit village, pas loin du dernier arrêt avant Bâle. Nous descendrons tranquillement et nous rejoindrons mon chauffeur. Il est habitué à me cueillir sur la route. C'est toujours ainsi que je procède.

En effet, nous quittâmes le train, une demi-heure plus tard, et nous engageâmes sur la grand-route.

Nous marchions d'un bon pas. La campagne était endormie. Nous entendions, ça et là, l'abolement de quelque chien de ferme et le chant enroué d'un coq réveillé en sursaut.

Nous passâmes devant une maisonnette.

— René doit être là, dit Flageot. René c'est mon chauffeur.

Il siffla les premières mesures d'une chanson de route, tout en martelant le pas. A peine avions-nous fait trois cents mètres, qu'un grondement de moteur se fit entendre derrière nous, et que deux phares puissants balayèrent le chemin de leur aveuglante clarté. Une voix joyeuse nous interpella:

— Ohé, patron... Me v'la!...

René était un Parisien pur sang. Quand il eut arrêté la voiture, il constata:

— Ben, vous ne vous embêtez pas, sur la route!

Je ris de bon cœur. Que cela faisait du bien, cette détente après toutes ces aventures dramatiques!

La camaraderie de ce garçon au clair regard, au sourire cordial, me faisait oublier mes heures d'anxiété. Près de lui, je me sentais en sûreté, comme si je le connaissais depuis longtemps.

Nous nous installâmes sur les confortables coussins et René appuya sur l'accélérateur.

Peu à peu, je me laissai aller au sommeil et ma tête s'en vint s'appuyer contre l'épaule de Flageot, qui s'assoupissait aussi.

Nous dormîmes ainsi comme frère et sœur, rapprochés par les dangers semblables auxquels nous exposait le service d'une même cause.

La limousine filait, rapide.

Quand nous nous réveillâmes, le jour était venu depuis longtemps. Nous étions dans les montagnes de la Forêt noire, qui viennent, comme on le sait, jusqu'en Suisse.

Je jouissais de ce magnifique spectacle. Je renaissais enfin à la vie... Flageot bavardait gaiement, heureux de pouvoir se confier à quelqu'un de sûr, ainsi qu'il arrive après toute contrainte qu'impose la méfiance.

— Oui... Je faisais partie de la police bruxelloise avant la guerre... C'est pourquo, lorsque mon malheureux pays fut envahi, je fus choisi pour ce genre de travail.

— Vous avez beaucoup travaillé en Belgique occupée?

— En Belgique? Oui. Jusqu'à ce que fusse trop connu des Allemands. J'ai ensuite été affecté, d'accord avec mes premiers chefs, au service français, qui m'a envoyé en Suisse... Je parle l'allemand... J'ai le type des hommes du Nord, des Scandinaves.

Nous traversâmes des villages en trombe.

— A ce train-là, nous ne tarderons pas à arriver! constata mon ami, avec satisfaction.

(A suivre.) GZ-211.

(Traduit et adapté de l'anglais par Henry Musnik).



Quand nous nous réveillâmes, le jour était venu depuis longtemps. Nous étions dans les montagnes de la Forêt noire.

La vie amoureuse de Landru

(Suite de la page 4.)

elle avait aperçu, par le trou de la serrure, dans une chambre fermée à clef des chaussures de femme!

Malgré cette découverte, elle donnait congé de son appartement. Landru en rédigeait lui-même le texte le 26 juin.

Tous ces mariages imminents ne troublaient pas cet homme à la tête froide. Le 28 juin, il partait pour Vernouillet avec M^{me} Laborde-Line.

Le lendemain 29, et le surlendemain 30, des voisins de la villa apercevaient cette dernière dans le jardin.

Le crépuscule venait. La voix de l'ingénieur Fremyet murmurait:

— Venez, ma chérie, vous allez prendre froid.

Dans la chambre à coucher, M^{me} Laborde-Line se mettait au lit et s'endormait presque aussitôt. Lui ne dormait pas. Soudain, sa main s'étendit, plongea sous le traversin et en ressortit, un objet entre les doigts. Sa main gauche caressa la femme endormie, en même temps que sa main droite glissait autour de son cou un lacet en nœud coulant. Elle eut un léger mouvement.

Dans la nuit, une camionnette fantomatique roulait dans la campagne. Le temps était orageux. Sous le ciel bas s'étalait un paysage peu distinct: une grande étendue d'eau, quelque chose comme une sablière que dominait une haute masse noire, celle d'une grue de déchargement. Au delà, des péniches dormaient. Landru descendait de sa camionnette et s'avancait seul dans la direction de l'eau. Un bon moment il écoutait. Il revenait près de sa voiture, tirait à lui, avec peine, un sac dont il se chargeait. Cette fois, il descendait plus bas, trébuchait sur une matière glissante et gluante, formée d'un amalgame de terre et de débris, posait le sac dans une partie en creux, le recouvrait de tous les débris qui se trouvaient à portée de ses mains.

Une heure à peine s'était écoulée que le silence de ce coin désert était à nouveau troublé. Un convoi de péniches, chargées de terre et d'ordures ménagères, s'avancait dans la nuit. Des voix se hêlaient. D'une cahane, située au pied de la grue, sortait un homme ensommeillé.

— Réveille-toi, l'endormi! lançait une voix.

L'homme se secouait, puis faisait la manœuvre. Le crissement d'une chaîne se faisait entendre. Une benne de déchargement descendait vers une pé-

niche accotée à ce pied de la grue, remontait pleine et était immédiatement déversée sur la droite. Une seconde benne, puis une troisième, puis d'autres, descendaient et remontaient tour à tour. Inlassablement, la grue travaillait. Des tonnes de débris et de terre étaient basculés à l'endroit même où l'homme de la nuit avait déposé le sac.

Puis c'était à nouveau le silence.

L'aube ne pointait pas encore, quand un pêcheur s'avança d'un pas ferme à travers le paysage chaotique apparent, il semblait se diriger vers un point bien connu de lui. Il s'arrêta tout à coup, surpris. Il cherchait sa place, la place qu'il avait amorcée la veille au soir, et ne la reconnaissait pas. La nuit pourtant ne pouvait le tromper à ce point. Révait-il? A l'endroit où il avait pêché la veille, la terre et les débris déchargés la nuit s'élevaient à plusieurs mètres de hauteur.

Il ne pêchera plus à sa place, le petit pêcheur. Elle n'existe plus. Quant à l'homme de la nuit, il peut être tranquille. Il y a des tonnes de terre sur le cadavre de sa victime. La justice des hommes ne le retrouvera jamais.

(A suivre.)

J. F.

AU SOMMET DU SUCCÈS



UNE BELLE POITRINE

en 3 à 5 semaines, grâce aux
MÉTHODES EXUBER
universellement connues

Si vos seins sont insuffisamment développés.
Si vos seins sont abîmés et flétris...
Voulez-vous les développer rapidement?
Voulez-vous les raffermir et les embellir?
Voulez-vous être admirées et aimées?
Demandez de suite détails GRATUITS sur

EXUBER BUST RAFFERMIR
pour le raffermissement des seins

EXUBER BUST DEVELOPER
pour le développement des seins

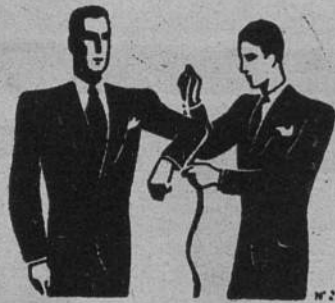
Les deux méthodes sont purement externes et absolument inoffensives. Rien à absorber, aucun régime spécial ni exercices fatigants. Depuis 20 ans, pas d'insuccès. Recommandés par de nombreux médecins. Des artistes de théâtre et de cinéma universellement admirés doivent leurs succès aux Méthodes Exuber.

BON GRATUIT

Les lectrices de *Police-Magazine* recevront verbalement ou par la poste, sous enveloppe fermée sans signes extérieurs, les détails sur les Méthodes Exuber. Prière de rayer d'un trait la méthode qui ne vous intéresse pas.

Développement. Raffermissement.

Nom _____
Adresse _____
à envoyer de suite à Mme Hélène DUROY,
Div. 112, rue Miromesnil, 11, Paris (8^e).



HABILLEZ-VOUS

SUR MESURE AVEC

10

MOIS DE CRÉDIT
CHEZ UN BON TAILLEUR
WILLIAMS

4, Rue du PONCEAU
juste à la sortie du métro REAUMUR
ouvert de 9^h à 20^h le Dimanche matin

Actuellement Semaine - Réclame
chaque visiteur reçoit un superbe briquet

CHEZ VOUS...
gagner de l'argent pend. loisirs 2 sexes toutes
loc. facile paiement imméd. Ecr. Ateliers F.
Case 238. Marseille.

MONDIALE POLICE ex-inspect. police
judic. et de sûreté.
Renseignem. Enquêtes. Surveill. Filatures, etc.
Tous pays. Divorces. Procès. Prix mod. Préc.
47, r. de Maubeuge; act. 8, bd St-Denis, Tél. Bot.
zaris 30-74, de 9 à 19 h. et Dimanches 9 à 12 h.

Etes-vous satisfait de votre mémoire?

Faites cette expérience. Essayez de répéter de mémoire
les cinq nombres suivants après les avoir lus seulement
une fois : 14832 - 8413 - 12974 - 68216 - 7994.

Si vous n'y parvenez pas, retournez le Bon ci-dessous
à l'INSTITUT BORG, Place Saint-Pierre, Avignon.

GRATIS Renseignez-moi sans engagement sur
le moyen de développer ma mémoire.

Nom : _____
Adresse : _____

2.000 PHONOGRAPHES GRATUITS

donnés au choix, à titre de propagande, pour
lancer cette grande marque, à toute personne qui
répondra exacte-
ment à notre
question et
se conformera à
nos conditions.



Quel est ce proverbe ?

APRÈS LA P... LE B... T...

Remplacer les points par des lettres.



Envoyez d'urgence votre réponse en dé-
coupant cette annonce. Joindre une enve-
loppe timbrée portant votre adresse aux
Etablis^{ts} VIVAPHONE
(Service Concours 391)
116, Rue de Vaugirard, PARIS-6^e

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez
avoir pour
12 versements
mensuels de **25 fr.**
notre
MONTRE - BRACELET
DAME EN OR Qualité parfaite
Garantie 5 ans sur facture.
AU COMPTANT : 275 fr.
Catalogue général 75 gratis sur demande.
COMPTOIR REAUMUR
78, Rue Réaumur - Paris (2^e)

AVENIR Mme Bénard, 46, rue
Turbigo, Paris. Voit
tout, assure réussite en
tout. Fixe date événements 1931-32 mois par
mois. Facilite mariage d'après prénoms. Voir
ou écrire (envoi date de naissance et 20 fr. 50)

M^{ME} LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE,
ASTROLOGIE. De 1 à 7 h.
ou par corr. 20, rue Brey (Étoile), 1^{er} g^{de}, Paris

VOYANTE M^{ME} MAY, 88, rue des Moines,
Paris (17^e). Guide précieux en
tout. Date des événements (de 2 à 7 h.) ou
envoi prénom, date de naissance, 20 fr. 50.

MAIGRIR

J'offre gratuitement de vous faire connaître
un moyen de vous faire maigrir très vite sans
drogue à avaler. Entièrement pour être mince
et distinguée ou seulement de la partie dési-
rée du visage ou du corps. Très facile à
faire soi-même en secret. Raffermi les
chairs. Le seul absolument garanti sans
danger. Ecrivez-moi en toute confiance en citant ce
journal (réponse discrète, joindre seulement 1 timbre).
S.A., STELLA GOLDEN, 47, Bd de la Chapelle, PARIS-18^e

Achetez SANS INTERMÉDIAIRE

les excellents vins de la maison

S. BAXAS

Route de Rivesaltes, PERPIGNAN (Pyr.-Or.)

Prix courant complet sur demande

Références : CRÉDIT LYONNAIS

M^{ME} MAX Voyante, et ses tarots, donne
conseils tout avenir, ramène
affections. Reç. de 9 à 19 h. Par corresp. 20 fr.
et date naiss., 30, Polonceau, Paris. Mét. Barbès

TOUS SANS-FILISTES

La Revue du véritable amateur de T. S. F.
paraît tous les Samedis et publie chaque semaine :

Le schéma d'un poste parfaitement étudié.

Les rubriques tant appréciées des
Conseils du Technicien

et des

Tuyaux du Bricoleur Sans-Filiste

Des rubriques humoristiques, enquêtes signées des meilleurs
journalistes de la T. S. F., études techniques et pratiques et les

PROGRAMMES DÉTAILLÉS
des Postes Français et Européens

En utilisant le Bon ci-dessous, vous pouvez souscrire un

ABONNEMENT SPÉCIAL

de 3 mois au prix de **5 francs**

(soit à peine 40 cent. le numéro au lieu de 75 cent.)

Monsieur le Directeur de "Tous sans-filistes"
43, rue de Dunkerque, Paris X^e.

Ci-inclus veuillez trouver :

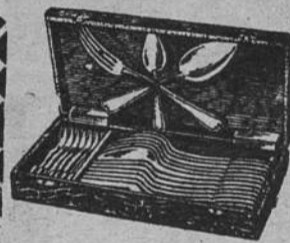
ou bien : Je verse d'autre part à votre compte chèque postal 259-10

la somme de 5 francs pour un abonnement spécial de 3 mois, à servir à :

M _____ (Lecteur de *Police-Magazine*.)

Rue _____ N^o _____ SIGNATURE _____

Département _____



CONCOURS

Ce superbe **COFFRET** est à vous! Pour faire rapidement
connaître notre marque, nous distribuons **gratis**
et **franco**, sous forme de Concours. **5000** de ces Jolis
COFFRETS contenant de beaux **COUVERTS** argentés.
Ces cadeaux seront remis parmi les Lecteurs qui, en rem-
plissant les traits par des lettres, indiqueront le titre d'une fable
L-L-b-ur-r et **s-s-E-f-nt**.
Rien à payer pour participer à notre Concours. Répondez
en joignant une enveloppe portant votre adresse au **CONCOURS**
de la **MANUFACTURE**, Rayon 235, rue Malherbe, Paris

LES CURES VÉGÉTALES

"ALGÉOLASE"

LA LÉGENDE
DES
MALADIES
CHRONIQUES
OU INCURABLES
A VÉCU



MALADES
QUI AVEZ
TOUT ESSAYÉ
ET QUI
N'ÊTES PAS
GUÉRIS

Laboratoire **FLAMAND**, pharmacien, 42, rue Rochechouart, PARIS
La boîte, 10 fr. ; par poste, 10 fr. 90. Les 6 boîtes, 57 fr. ; par poste, 62 fr.

TRAITEMENT PAR LES PLANTES

- | | |
|---|--|
| Cure N ^o 1. Ver solitaire. | Cure N ^o 11. Entérite. |
| — N ^o 2. Vermifuge. | — N ^o 12. Cœur, Foie, Reins. |
| — N ^o 3. Estomac. | — N ^o 13. Ulcère. |
| — N ^o 4. Rhumatismes. | — N ^o 14. Anémie. |
| — N ^o 5. Maladies nerveuses. | — N ^o 15. Diabète. |
| — N ^o 6. Bronchite, Tuberculose. | — N ^o 16. Albumine. |
| — N ^o 7. Obésité. | — N ^o 17. Dépurative. |
| — N ^o 8. Varices, Phlébite. | — N ^o 18. Constipation. |
| — N ^o 9. Maladies de la femme. | — N ^o 19. Maladies de la peau. |
| — N ^o 10. Coqueluche. | — N ^o 20. Régénérateur de la vie. |

VOICI L'HOMME QUI NE VOULAIT PAS S'EN ALLER !..

A Fort Madison, dans le Iowa, le détenu
E. J. Brown, originaire de Tamay County,
regardait tomber la neige par l'étroite ou-
verture de sa cellule et se félicitait d'avoir
encore un an « à tirer » sur sa con-
damnation de cinq ans. L'hiver allait être
rude. Où peut-on être mieux qu'au chaud,
dans une bonne cellule, avec, de temps à
autre, la visite d'un affable gardien?
Son bonheur, sa quiétude furent de
courte durée. En effet, Brown fut appelé
au bureau du directeur pour apprendre une
désastreuse nouvelle. Sa peine venait
d'être réduite, en raison de sa bonne con-
duite. Il était donc libre, sur l'heure !..

Brown supplia, discuta, expliqua.
— Je suis condamné à cinq ans. Je dois
faire cinq ans !..
— Mais puisque vous êtes libre !..
— Cela m'est égal ! C'est une injustice
que de me voler un an (sic) ! Durant
deux heures, il parla. Finalement, il se
fâcha et menaça le directeur. Ce que voyant,
les gardiens l'emportèrent à bras-le-corps
jusqu'à la porte du monument, le jetèrent
dehors et se précipitèrent sur la grille
pour la verrouiller derrière lui.
Vous comprenez !.. Si cet énergumène
allait revenir !..

POLICE MAGAZINE



LA CONTREBANDE DE L'OPIUM

La douane américaine vient de saisir cette malle contenant une énorme quantité d'opium. Il y en avait pour une somme considérable.